

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

CROQUIS SUR L'EXCURSION DE LA GARDE VILLE-MARIE

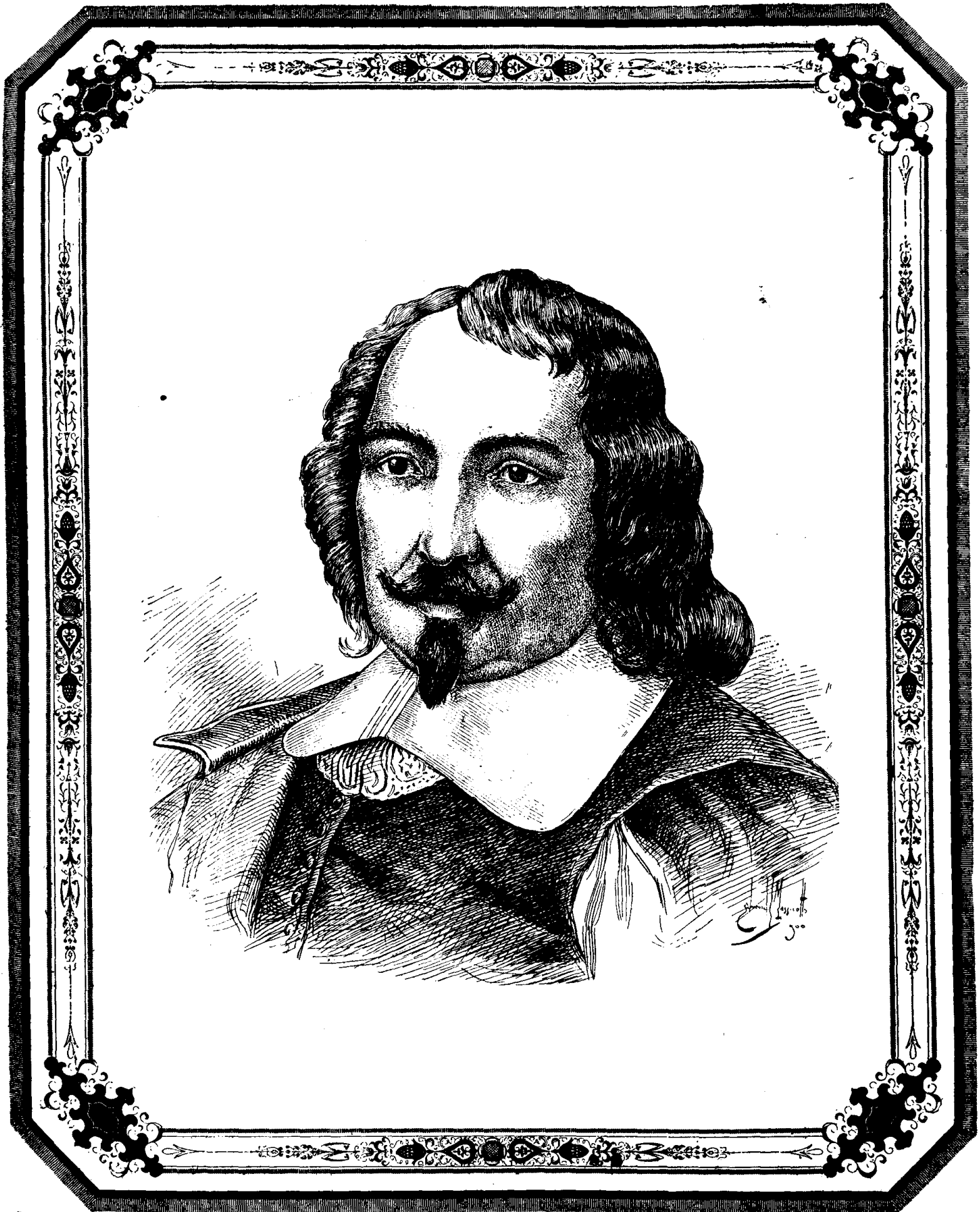
LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNÉE.—No 851

MONTRÉAL, 25 AOUT 1900

5c LE No

GALERIE NATIONALE



Publié par LE MONDE ILLUSTRÉ

Dessin de Edmond-J. Massicotte

Samuel de Champlain

Né en 1587 à Brouage, France. Mort à Québec en 1635. Fonda Québec en 1608. Gouverneur général du pays en 1633. Mérita d'être appelé le père de la Nouvelle-France

MONTRÉAL, 25 AOUT 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

Amateurs photographes, n'oubliez pas que le concours se termine le 31 août courant.

Notre prochain numéro contiendra une série de vues sur Buckingham et sur le club de polo canadien-français.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le portrait que nous publierons la semaine prochaine dans notre galerie nationale. La grande figure de sir Georges-Etienne Cartier a été dessinée de main de maître par notre artiste et nous croyons que nos lecteurs auront lieu d'être satisfaits.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 31 août.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

Voir nos nouvelles primes, à la suite du feuilleton : *Almanach Hachette, Napoléon, Où allons-nous ? Parisiens, etc.*

MON CANTON

I

C'est étonnant comme, au fur et à mesure que je remonte ainsi par le souvenir les divers sentiers où se sont égarés mes premiers pas dans la vie, ma personnalité s'oblitére à mes yeux pour ne laisser à sa place qu'une individualité qui me semble plus ou moins étrangère.

Ce boute-en-train endiablé toujours à la tête de quelque nouvelle frasque, et qui se perdait tout à coup dans d'interminables rêveries ; ce gamin ambivalent, dominateur, enthousiaste, pour qui le danger n'était qu'un excitant, et dans l'œil de qui l'écho d'un chant lointain suffisait pour faire briller une larme, ce n'est pas moi, c'est un autre.

Je le vois faire, je le regarde, je l'étudie ; souvent il me fait rire, parfois il m'intéresse, il m'attendrit même quelquefois ; mais pour moi, c'est un étranger qui n'a presque rien de commun avec l'homme d'aujourd'hui. C'est absolument comme s'il y avait là solution de continuité entre lui et moi. Nous sommes deux individus dont les existences distinctes ont été entées bout à bout, sans se confondre l'une avec l'autre.

Pourquoi cette impression est-elle si vive chez moi ? C'est ce que je ne saurais dire ; je constate, voilà tout.

D'ailleurs, j'oublie que je n'ai ici à analyser ni mon état d'âme ni mes sensations. Je n'ai même pas à écrire une autobiographie. Il s'agit seulement, dans ces pages, de faire revivre un peu, à l'aide de mes réminiscences personnelles, quelques lueurs d'un passé vieux de plus d'un demi-siècle, dans ce qu'elles peuvent avoir d'intéressant pour d'autres yeux que les miens.

Néanmoins, il est de mes souvenirs d'enfance qui, s'ils ne sont pas d'un intérêt bien général, indiquent au moins le caractère d'une époque, en font revivre quelques lignes effacées, donnent la couleur spéciale d'un certain milieu. Quelques-uns de ces souvenirs ne sont pas hors de place dans ces bribes de mémoires racontés au fil de la plume et au hasard des recollections rétrospectives.

Une courte description topographique, d'abord.

La partie de Lévis qui se déroule en amont du fleuve depuis l'endroit qu'on appelle encore le "Passage", se divise en deux portions distinctes : les "Chantiers", et "sur les Côtes".

Ces deux appellations indiquent suffisamment la position respective des lieux relativement à la haute falaise qui longe le Saint-Laurent dans cette partie de son cours, pour qu'il n'y ait pas lieu d'insister. Je l'indique seulement parce que jamais deux populations de caractère plus différent ne se sont côtoyées de si près.

Sur la Côte, un grand chemin bordé de belles fermes, demeures de cultivateurs à l'aise, de "gros habitants", comme on disait alors.

Au bas de la falaise, le long de la rive du fleuve, les "Chantiers", c'est-à-dire une longue suite d'anses pittoresques, coupées de profondes coulées et séparées par des rochers à pic et dénudés, dont la cime était couronnée de grands pins aux longs bras projetés sur le vide.

Ces chantiers étaient habités en majeure partie par une population de journaliers, bûcherons, flotteurs, équarisseurs, "bômiers", "voyageurs des pays d'en haut", "hommes de cage", tous vivant du commerce de bois — dont c'était là un des plus importants entrepôts du district — et tous désignés sous l'appellation générique de "travailleurs".

La publication de ces "Mémoires" intéressants et inédits est commencée depuis le 5 mai 1900.

Les cultivateurs n'entretenaient qu'une estime relative pour ces "travailleurs", qui de leur côté affectaient de professer un mépris marqué pour ceux qu'ils appelaient les "habitants".

Il en résultait une rivalité réciproque qui dégénérait assez souvent en querelles et en conflits avec des résultats divers, car si le "travailleur" était plus dur, plus hardi, plus entraîné aux luttes du coup de poing, il se rencontrait quelquefois, parmi les "habitants", des mâtons qui n'étaient pas manchots et ne s'en laissaient imposer qu'à bon escient.

Mais en général ceux-ci étaient d'une naïveté peu commune ; et quand une "jeunesse des concessions" se hasardait à venir travailler dans les chantiers, elle n'y restait pas longtemps. L'intrus était accueilli par une grêle de quolibets, de lazzi, de sobriquets à rendre un homme fou. On lui jouait mille mauvais tours, on lui faisait subir mille mystifications, on inventait des trucs à n'en plus finir pour l'effrayer ou lui rendre la vie insupportable.

Un compère, qui faisait semblant de sympathiser avec lui et de prendre sa défense, lui racontait les choses les plus abracadabrantes, les légendes les plus invraisemblables ; et quand l'imagination de la victime était surexcitée à point, Satan faisait son apparition. Et alors le malheureux, terrifié, hors de lui, perdait connaissance ou se précipitait n'importe où au risque de se casser les reins.

Le lendemain, il faisait son paquet, naturellement, et regagnait les lieux plus paisibles qui l'avaient vu naître.

J'ai connu un de ces pauvres diables qui avait cru — c'était le compère qui lui avait mis la chose en tête — qui avait cru, dis-je, échapper aux avanies en se faisant recevoir franc-maçon. On devine ce qui s'était passé : l'habitant en eut pour quinze jours au lit, et n'en réchappa que par la peau des dents.

Tout cela ne contribuait guère, comme on le pense bien, à mettre la classe des "travailleurs" en odeur de sainteté auprès des cultivateurs, dont les habitudes étaient beaucoup moins bruyantes, et les instincts beaucoup plus pacifiques.

Tout était contraste entre les deux populations, du reste.

La démarche modeste de l'habitant habillé en "étouffe du pays", tranchait crûment à côté de l'allure débraillée du "travailleur" en chemise rouge, le béret sur l'oreille, les cheveux sur l'épaule, le ceinturon traditionnel à la hanche, avec la chique et trop souvent le juron entre les dents.

C'était l'humble calotte à côté du panache. Au printemps surtout, quand il débarquait de sa "cage" et qu'il faisait son apparition après six mois passés en "hivernement" ; quand de simple "travailleur" il était monté en grade au point d'avoir droit au titre de "voyageur", il fallait voir sa désinvolture ! Le mot "chic épatant", inventé depuis, a son mérite sans doute, mais il ne peut donner qu'une idée bien pâle de la dégaine transcendante qui caractérisait alors l'individu. Napoléon retour d'Austerlitz ne pas plus fièrement son petit chapeau, que lui ne portait son plumet.

Une anecdote à ce propos.

Un nommé Barbin, tout frais descendu de Bytown, arrive chez un de ses frères comme une trombe, armé en guerre, c'est à dire dans toute la plénitude de ses attributs professionnels.

— Tiens, c'est toi, David ? Ah ! ben, tu tombes un peu correct, par exemple. T'arrives juste pour être compère. Ça y est-il ?

— Compère ? Ça prend moi pour être compère l... Un garçon ? Une fille ?

— Un garçon.

— Tant mieux ! amène-moi le gas ; on va te baptiser ça en vrai voyageur, je t'en parle !

Pour aller au plus court, voilà le "compéragé" parti pour l'église sous la conduite de David Barbin en grande tenue, c'est-à-dire la chemise rouge, sanglée dans une ceinture fléchée de dix pouces de large. Pas besoin d'ajouter qu'il avait un *flasque* dans sa poche.

En arrivant à la sacristie, bien qu'il eût, comme on dit, le "verbe" un peu "empâté", c'est lui qui fut chargé de prendre la parole :

— Monsieur le curé, dit-il en hésitant un peu, on est venu pour un cr... pour un torr... hum !... pour un baptême !... Estusez.

Le curé, qui détestait les ivrognes et qui ne se gênait pas pour le dire, lui jette un regard foudroyant, et interrompant l'orateur :

— Vous, dit-il, allez-vous-en ! vous n'êtes pas capable de tenir un enfant sur les fonts baptismaux dans un pareil état.

ne destinaient au commerce, j'étais retenu au rivage sinon par ma grandeur, du moins par arbitraire paternel. On ne me laissait guère fréquenter ces voyageurs dont le langage et les mœurs — au moins chez la plupart — ne constituaient pas un exemple des plus édifiants à mettre sous les yeux de ma pieuse enfance.

Toute visite sur les cages m'était en particulier défendue, à cause aussi des nombreux petits êtres parasites qui avaient la réputation de vivre en intelligence intime avec ces messieurs, sans dédaigner l'occasion de faire connaissance avec la peau ordinairement plus fraîche des visiteurs.

Je me contentais d'admirer de loin ; — la meilleure manière, après tout, de savourer la poésie des choses.

Ces grandes voiles carrées que la brise gonflait de distance en distance sur la largeur du train de bois ; ces hommes inconnus au costume pittoresque, penchés en groupes sur d'immenses rames, et jetant de longs appels prolongés en cadence pour assurer l'en-

souvenirs vagues d'une existence antérieure remplie d'épisodes plus ou moins dramatiques.

LOUIS FRÉCHETTE.

(A suivre)

PORTRAIT DE SAMUEL DE CHAMPLAIN

PAR LE P. CHARLEVOIX

M. de Champlain mourut en 1635 ; il fut sans contredit un homme de mérite, et peut être à bon titre appelé le père de la Nouvelle-France. Il avait un grand sens, beaucoup de pénétration, des vues fort droites, et personne ne sut jamais mieux prendre son parti dans les affaires les plus épineuses. Ce qu'on admira le plus en lui, ce fut sa constance à suivre ses entreprises, sa fermeté dans les plus grands dangers, un courage à l'épreuve des contre-temps les plus im-



PEKIN. — Les femmes des ministres plénipotentiaires européens en Chine

— Pas capable de tenir un enfant, moi ! fait David Barbin indigné.

— Non.

— Pas capable de tenir un enfant !... Amenez-moi donc un poulain de quatre ans, vous voyez si je suis pas capable de le tenir !

L'histoire ne rapporte pas comment l'aventure se termina.

En face de la maison de mon père se déroulait une vaste grève où les trains de bois — que nous appelons des cages — venaient attérir pour de là s'éparpiller en rafts pour le chargement des vaisseaux.

Chaque fois qu'une cage s'arrêtait en face de chez nous, et venait s'amarrer le long des estacades flottantes tendues d'une jetée à l'autre, c'était une fête pour les gamins de l'endroit, qui allaient vendre de la tère, des torquettes de tabac et des pipes de terre aux arrivants.

Pour moi que ni mes parents ni mes dispositions

semble des manœuvres ; ces tentes de toile blanche en forme de cônes, ou ces cabanes en planches neuves ayant de loin les allures d'un village en miniature ; ces cordes flottantes où séchaient des files de vêtements multicolores se balançant au soleil comme les flammes d'un bâtiment pavoisé ; tout cela avait pour moi un charme mystérieux et exotique qui me jetait dans l'extase.

Le soir surtout, quand le foyer rougeâtre du grand radeau, reflété par la surface endormie du fleuve, allumait des aigrettes fauves aux branches des grands arbres perdus dans les sombres profondeurs de l'anse, le spectacle était vraiment poétique.

Quelquefois, à la veillée, les hommes de la cage, assis en rond autour de l'âtre, répondaient en chœur au refrain de quelque chanson mélancolique entonnée par le chanteur de la gang. Alors je restais des heures entières appuyé sur l'allège de ma fenêtre, la tête perdue dans je ne sais quels rêves bizarres comme les

prévus, un zèle ardent et désintéressé pour la patrie, un cœur tendre et compatissant pour les malheureux, et plus attentif aux intérêts de ses amis qu'aux siens propres, et un grand fonds d'honneur et de probité. On voit, en lisant ses Mémoires, qu'il n'ignorait rien de ce que doit savoir un homme de sa profession : on y trouve un historien fidèle et sincère, un voyageur qui observe tout avec attention, un écrivain judicieux, un bon géomètre et un habile homme de mer.

Pas d'éducation possible sans idées religieuses. Pour moi je ne crains pas de le dire, si j'étais absolument obligé de choisir, pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais : Qu'il sache prier ! Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice et toute bonté. — ERNEST LEGOUVÉ.

UN BILLET DE LOTERIE

PAR ADOLPHE POISSON

Un soir dans la chambre de notre ami Paul T., nous étions trois ou quatre à deviser ensemble et à raconter les aventures les plus ou moins étranges qui nous étaient arrivées, lorsque notre hôte, qui jusque-là nous avait écoutés sans avoir prononcé un mot, sortit de son mutisme pour nous dire que, malgré les récits intéressants qu'il venait d'entendre, le plus singulier était encore à venir, et qu'il se chargeait de nous tenir en suspens avec une histoire invraisemblable et pourtant réelle et exacte en tous points.

Puis, jetant les restes de son cigare à demi éteint, il nous fit le récit suivant :

« Vous vous rappelez tous sans doute la vie misérable que je menais en l'an de grâce 18... époque où soudain un changement inexplicable se fit dans mon existence. Vous n'avez pas été lents à me demander le mot de l'énigme, mais mon silence mystérieux a déjoué votre curiosité, et de guerre lasse vous avez cessé toute tentative de me faire parler.

« Sans doute j'ai souffert des soupçons de quelques personnes toujours disposées à la malveillance et qui semblaient attribuer à des manœuvres malhonnêtes cette transformation subite dans ma manière de vivre.

« Je laissai dire, satisfait de savoir que vous, mes amis, vous me saviez incapable d'une mauvaise action.

« J'avais assez souvent affiché mon mépris pour l'argent mal acquis qu'il ne vous est jamais venu à l'idée, j'en suis sûr, que je pouvais avoir commis une injustice, encore moins un vol. Aussi je n'ai jamais senti le besoin de me justifier auprès de vous ; jamais je n'ai surpris dans vos regards une arrière-pensée de reproche ou de soupçon, et quoique j'aie mis votre amitié à rude épreuve par un silence qui aurait pu vous paraître compromettant, vous ne m'avez pas retiré votre confiance, vos mains sont toujours tombées franches et sincères dans la mienne, en un mot vous n'avez pas cessé un instant de me croire un honnête homme.

« Et je vous remercie. Je n'ai pas besoin de vous dire quel effort il m'a fallu faire pour garder un secret qui me brûlait les lèvres, mais aujourd'hui que chacun a fait sa confidence, je vous dois à mon tour le récit de ce qui vous a si longtemps intrigués.

Cette entrée en matière nous avait singulièrement intéressés, et nous nous rapprochâmes instinctivement du conteur afin de ne pas perdre un mot d'une narration qui promettait d'être piquante. Il parut satisfait de l'intérêt qu'il excitait et continua :

« Un jour, c'était dans l'été de 18..., j'étais dans les rues de Québec, sans position, presque sans avenir, lorsque mon regard fut attiré par un chiffon de papier froissé qui gisait par terre à trois pas de moi.

« Cet objet vulgaire ne me disait rien ; il s'en rencontre tous les jours sous la vue des passants, mais je ne sais quelle curiosité intense s'empara de moi. J'allais quand même passer outre, ne voulant pas être remarqué par la foule qui à cette heure de l'après-midi encombrait l'étroite rue Saint-Jean.

« Cependant je me sentis irrésistiblement entraîné vers ce morceau de papier que, bravant tout respect humain, je me penchai d'un geste rapide et je l'enlevai de terre. J'allais de dégoût le laisser tomber sur la chaussée lorsque je remarquai qu'il servait d'enveloppe à un autre papier de couleur différente.

« Prenant alors une rue plus déserte et me trouvant seul je le dépliai.

« C'était un billet de la loterie de la Louisiane pour le tirage du 26 juillet que contenait la feuille jaunie qui l'enveloppait. Et nous étions au 15 !

« Cette trouvaille étrange à l'heure où j'étais dans la ville, malheureux et désolé, éveilla dans mon esprit d'ordinaire peu superstitieux une pensée d'espoir. Les chiffres du billet lui-même avaient quelque chose de cabalistique, car il portait le No 33333 !

« — Qui sait, me dis-je, c'est peut-être le salut. Les secours ne viennent pas toujours d'en haut !

« Et je serrai les deux papiers tout humides dans mon agenda.

« L'impression que cet incident avait produite sur moi se dissipa vite, et trois semaines plus tard je n'y pensais plus, lorsqu'un soir, lisant le *Monde* à l'Institut Canadien, mon regard tomba sur la liste des numéros gagnants. J'eus à peine le temps d'y jeter un coup d'œil rapide que je vis dans un subit éblouissement les cinq chiffres mystérieux danser devant mes yeux. Coup de fortune inouï ! le billet me faisait gagner un quart du gros lot ! sans doute pour me récompenser de l'avoir sauvé de la fange ou du crochet du chiffonnier. J'étais riche de vingt cinq mille piastres.

« Fou de joie, je sus cependant me contenir et je gagnai vite ma chambre afin de donner libre cours à mon émotion.

« Le premier moment d'exaltation passé, j'eus un scrupule. Ce billet appartenait à quelqu'un qui sans doute l'avait perdu. Mon devoir était donc tout tracé. Je devais, me criait ma conscience, rechercher le propriétaire ou du moins publier un avis dans les journaux. Mais une objection se présentait sérieuse, presque insoluble, et j'étais trop intéressé pour ne pas m'y accrocher. Quelle preuve pourrais-je avoir de la propriété de ce billet ? Un imposteur alléché par l'aubaine pouvait se présenter et le réclamer sans aucun titre. Pouvais-je me dessaisir de cette petite fortune sans courir le risque de la donner à une personne qui n'y avait aucun droit ? Après tout j'en étais bien le propriétaire tant qu'il ne me serait pas clairement démontré que le premier-possesseur l'avait perdu.

« J'étais dans ces idées perplexes, roulant le billet entre mes doigts, lorsqu'il me prit fantaisie de le déplier complètement et de l'examiner avec plus d'attention. Quelle ne fut pas ma surprise de distinguer sur le papier qui contenait le billet, et que par distraction j'avais conservé, quatre lignes tracées en caractères si fins et si serrés qu'un examen minutieux seul pouvait me les faire remarquer.

« Je ne pus d'abord en découvrir le sens, le contact de la boue ayant rendu plusieurs lettres illisibles. Voici ce que je pus d'abord lire.

Et, pour nous mieux nous faire comprendre il nous passa une feuille de papier sur laquelle se lisait ce qui suit :

J'o. re .a .a.n. la. .é d'a.t.n.re
Av. t qu. tu .is fa. e ou c. dre
Un pl. he. r. x te .ou. ra
Et l. .os lo. l. .ch. r.

« Maintenant, dit-il, devinez ce qui manque pendant que je vais fumer un cigare.

Nous primes la feuille pour y chercher l'énigme.

— Ce sont des vers, à n'en pas douter, dit Alfred qui est poète à ses heures, et voici justement deux rimes que je trouve à l'instant : *attendre* et *cendre*.

« — C'est bien cela, dis-je, mais pour aller plus vite il faut d'abord se représenter la position exacte du possesseur du billet. Il est évident qu'il s'en est défait après avoir écrit ces vers. Je le vois à sa table, placé près d'une fenêtre, écrivant puis jetant le papier par la croisée. Justement la première partie du vers doit être : « J'ouvre la main. »

« C'est le geste qu'il a fait pour lancer le billet. Et voyez, en reconstituant les mots et en y plaçant les

etres qui manquent nous trouvons ce premier hémistiche du vers.

— Et moi, dit Jacques, qui ne voulait pas être le dernier dans cette petite gymnastique de l'esprit, j'ai aussi trouvé quelque chose, ce n'est ni plus ni moins que le reste du vers.

— Non pas ! se récria Alfred, puisque j'ai découvert le mot *attendre*.

— Mais, reprit Jacques, que peux-tu faire avec ce mot isolé si je ne viens à ton secours avec le mien qui est la clef du vers. Je lis donc le premier vers comme suit :

J'ouvre la main, lasse d'attendre,

— Bravo ! nous criâmes-nous, tous satisfaits d'ailleurs d'y avoir contribué.

Intrigués par ces vers mystérieux dont trois restaient à deviner, nous avions oublié le récit de Paul, et transformés en Champollions, nous poursuivions nos recherches pendant que notre ami souriait de nos efforts à trouver l'énigme qui n'en était plus une pour lui car le lendemain de sa découverte, ainsi qu'il nous le dit, il avait réussi à en saisir le sens.

Aussi il s'amusait de notre embarras et n'était pas fâché du répit que nous lui donnions. Du reste, c'était de sa faute puisqu'il avait le premier excité notre curiosité en nous mettant sous les yeux ces quatre vers tronqués. L'auteur de ce quatrain devait se préoccuper du sort de cette feuille qu'il livrait à l'espace. Le dernier mot du deuxième vers nous l'indiquait : *cendre*. Il devait aussi, dis-je, songer à la boue de la rue et ce doit être le mot *fange* qui se dégage de la lettre *fa*... On doit donc lire *fange* ou *cendre*.

Avant que tu sois fange ou cendre !

s'écria triomphant Alfred qui n'aurait pas changé sa découverte pour celle de l'Amérique.

Nous fûmes forcés d'avouer qu'il avait été plus perspicace que nous, et nous jurâmes de prendre notre revanche avec les deux vers suivants, qui nous paraissaient plus difficiles à trouver, puisque nous n'avions pas cette fois les deux rimes pour nous guider dans la voie du bon sens.

Nous étions à chercher depuis quelques minutes lorsque Jacques fit la réflexion suivante :

— L'auteur a dû songer que quelqu'un pourrait bien le ramasser, ce qui peut s'expliquer par le dernier mot du troisième vers qui finit par une terminaison de verbe indiquant le futur.

— « Te trouvera »... doit être le mot, dites-nous tous ensemble.

Pas un cette fois ne pouvait se vanter d'être plus habile que les autres.

Jacques cependant réclama avec assez de raison l'avantage, puisque sa réflexion nous avait mis sur la piste.

Il s'agissait maintenant de lui rendre des points en déchiffrant la première partie du vers. C'est alors que me vint à l'esprit une idée qui me donnait la clef du mystère ; c'est que l'auteur sans y croire sérieusement aurait soudain songé qu'un passant ramasserait peut-être ce billet et serait plus heureux que lui. Alors le troisième vers serait tout trouvé :

Un plus heureux te trouvera,

leur dis-je. Incrédules d'abord, ils s'assurèrent que les lettres manquantes s'adaptaient parfaitement aux espaces, et le troisième vers fut unanimement considéré comme acquis.

C'est notre troisième conquête, mais il nous en restait une quatrième à faire et non la moins difficile, car vous connaissez le proverbe latin : *In cauda venenum*. Pourtant, l'idée était facile à deviner. C'est que si un plus heureux le trouve, il gagnera quelque chose. Mais de quelle expression l'auteur s'était-il servi ? Là encore, la rime nous aida. « Trouvera » « devait évidemment rimer avec un mot ayant une terminaison de même consonnance, à moins que l'auteur n'eût aucun souci des rimes riches. Avec ces données, il nous fut facile de trouver le mot : *enrichira*. C'était beaucoup, mais il nous fallait prendre le vers à rebours. Il en est peut-être qui se lisent mieux comme cela. Mais pour le cas qui nous occupait, avoir le commencement

aurait probablement mieux valu que d'être maîtres de la fin. Les quatre lettres "os" et "lo" formaient-elles partie d'un seul mot ou de deux ? Là se trouvait le nœud gordien.

Nous étions à nous creuser la tête lorsque Paul, désireux de continuer son récit, eut pitié de nous et nous dit négligemment :

— Songez, mes amis, qu'il s'agit d'une loterie.

Ce fut pour nous comme un éclair dans la nuit. Les lettres manquantes vinrent comme d'elles-mêmes se ranger à leur place, et tous ensemble encore une fois nous nous écriâmes : " Et le gros lot l'enricha." C'était un quatrain que nous avions sous les yeux, un quatrain écrit dans un moment de découragement. Nous pâmes alors lire couramment :

Ouvre la main, lassé d'attendre,
Avant que tu sois fange ou cendre,
Un plus heureux te trouvera
Et le gros lot l'enrichera !

On dit que les poètes sont prophètes, et ce quatrain venait donner raison à une sentence souvent menteuse. Certes en découvrant ces vers nous ne nous faisons pas illusion sur leur valeur. Le prophète était bon, le poète plus que médiocre. Et qui était-il ce barde inconnu qui jetait ainsi ses vers par la fenêtre ?

Paul qui brûlait de reprendre son récit nous dit que si nous l'écoutions encore il nous ferait faire connaissance avec cet être singulier. Nous songeâmes tout honteux au récit si longtemps interrompu, vantant sa longanimité et lui promettant un religieux silence. Cet incident donnait plus d'attrait à ce qui allait suivre.

" Vous jugez facilement, reprit Paul, quelle fut ma surprise et surtout ma joie lorsque j'eus déchiffré ces vers. J'ai dit ma joie, car ces lignes m'enlevaient tout scrupule. En effet, l'intention de l'auteur était évidente. Déçu déjà bien des fois peut-être, il renonçait au bénéfice de ce billet. Le fait de l'avoir jeté de plein gré, ainsi que l'indique le premier vers, soulageait ma conscience, et je me sentais complètement déchargé de toute obligation envers ce malheureux qui n'avait pas cédé à un mouvement de générosité, mais à un accès de dépit. Était-ce ma faute s'il venait de repousser la fortune à l'heure où elle consentait à lui sourire ? Une preuve qu'il avait agi avec délibération c'est que, connaissant sans doute les règlements et instructions de la loterie, il avait écrit ces vers sur une feuille séparée, afin que le billet, si jamais trouvé, ne fût pas nul.

" Ma conscience en repos, il fallait songer à retirer cet argent inespéré, cette fortune représentée par un misérable chiffon de papier. Le contempler avec ravissement n'en convertissait pas la valeur en bonnes espèces, et d'un embarras de conscience je tombais dans une difficulté d'action. Faire voyager ce billet par la poste était trop risqué, aussi je n'y songeai pas une minute. Confier ma fortune au hasard de la route aurait été une imprudence folle. Et lors même que le billet se serait rendu à destination, en aurais-je eu des nouvelles ? Puis quelle réclamation légale aurais-je pu invoquer contre une institution non reconnue par l'Etat ? Me confier à un ami là-bas ? Mais je n'y connaissais personne. Il ne me restait donc qu'une ressource, entreprendre ce long voyage.

" Là encore je me butais à un obstacle presque insurmontable, car je n'avais pas même les cinq sous du juif errant et mon budget lourd de passif était du côté de l'actif d'un poids insignifiant. Emprunter ? mais on ne prête d'ordinaire qu'à ceux qui ont déjà de l'argent. Aussi mon crédit réduit à sa plus simple expression me défendait de faire aucune démarche auprès de mes amis. D'ailleurs je vous savais guère plus fortunés que moi. Dévoiler mon projet à un ami sûr et en état de me venir en aide me paraissait la seule alternative possible, surtout si je l'intéressais dans cette étrange affaire.

" J'allais me décider à cette démarche, quand l'idée de partager une fortune si péniblement acquise me retint. C'était payer trop cher le service que je voulais demander. La suite de ce récit va nous démontrer que bien m'en avait pris d'avoir eu ce calcul égoïste, car autrement il ne me serait rien resté.

" J'en étais à me tourmenter le cerveau pour résoudre ce nouveau problème lorsque je me rappelai avoir en ma possession une bague de prix, don de ma mère mourante, et que je conservais précieusement comme une relique de famille. L'idée de m'en défaire définitivement ne me vint pas un seul instant à l'esprit, car jamais dans mes heures de pire détresse je n'avais songé à m'en séparer. Je résolus donc de la déposer au Mont-de-Piété.

" Cette institution n'existait pas à Québec, mais un vieux juif qui prêtait à la petite semaine et à gros intérêt y suppléait. Pour chaque objet déposé entre ses doigts crochus il prêtait le quart de la valeur. Je le connaissais pour avoir été souvent plumé par lui.

" Je lui portai cette bague dont je connaissais le prix, l'ayant fait examiner par un orfèvre consciencieux qui l'avait évaluée à deux cent piastres.

" Le vieux juif, après l'avoir palpée et retournée sur tous les sens, fit la moue, comme je m'y attendais, et son regard de fauve eut en même temps un éclair de convoitise qui le trahit.

" — Sur cette bague, me dit-il, je vous prête cinquante piastres," puis il ajouta d'un ton hypocrite que seul l'intérêt qu'il me portait lui faisait faire une offre aussi généreuse.

" Je refusai avec indignation, car il me fallait au moins le double. J'allais le laisser lorsque le vieux ne voulant pas manquer l'occasion d'une excellente aubaine se décida à m'avancer les cent dollars que je désirais.

" Tous les obstacles étant levés, je ne fus pas lent à partir. Je laissai la ville si précipitamment que j'oubliai de vous notifier de mon départ. D'ailleurs, il me plaisait de faire du mystère ; le sujet s'y prêtant si bien.

" Je ne vous raconterai pas les incidents du voyage ; ils furent peu intéressants. Je voyageais d'ailleurs très modestement, car de la somme que m'avait prêtée l'Harpagon de la rue Saint-Valier, il ne me restait que vingt dollars. Ce fut une course rapide à travers l'Amérique. Aussi ne me demandez pas une étude de mœurs. Je ne voyais que le magot qui m'attendait là bas. L'horizon vers lequel m'emportait le train se teignait d'or, reflet de ma fortune, merveilleux mirage que je craignais de voir s'évanouir comme les étranges illusions d'optique du désert.

" Enfin, après trois jours d'une course ininterrompue, je saluais la Nouvelle-Orléans nonchalamment couchée sur les rives basses du Mississipi et je courais au bureau de l'administration de la loterie que je m'étais fait indiquer. Moi d'ordinaire si flegmatique, je sentais mon cœur livré à des mouvements désordonnés. Comment serait reçu cet étranger venu de si loin ? Mille objections me venaient à l'esprit maintenant que je touchais au moment décisif. J'eus même un instant de regret d'avoir entrepris ce voyage sur la foi d'un chiffon de papier qui serait peut-être refusé. S'il n'était pas authentique ? Il me semblait entendre du fond de sa boutique ricaner le vieux juif.

" Il me vint subitement à l'idée d'avoir un témoin lorsque je livrerais mon billet. Justement, comme j'arrivais au bureau je vis un jeune homme qui, débouchant d'une autre rue, se dirigeait vers le même endroit que moi. Il avait bonne mine ; aussi malgré ma répugnance à lui livrer une partie de mon secret, je lui expliquai le but de mon voyage et le service que j'attendais de lui.

" — D'où venez-vous ? me dit-il.

" A peine lui avais-je répondu que je venais de Québec, qu'il s'exclama :

" — Le billet de loterie que vous avez, vous ne l'avez pas acheté ; vous l'avez trouvé !

" Jugez de ma stupéfaction ! S'il disait vrai, j'étais en face du premier possesseur.

" — Ce billet était à moi, reprit-il,

lorsque, dans un moment de désespoir, je m'en défis. J'étais alors de passage à Québec, car je demeure à Déroit. Me trouvant sans le sou, j'avais offert ce billet pour la bagatelle de trois dollars, sans pouvoir trouver un acheteur. Dans un moment de dépit, j'écrivis quelques vers, que vous avez dû trouver sur la feuille qui accompagnait le billet lancé par la fenêtre, gardant cependant dans ma mémoire le chiffre fantastique qu'il portait. De retour chez moi, je vis par hasard la liste des numéros gagnants, et je n'ai pas besoin de vous dépeindre le regret et l'angoisse que j'éprouvai en constatant que le billet que j'avais traité avec un si superbe dédain m'aurait rendu possesseur d'une somme de vingt-cinq mille dollars. Je m'accrochai à un dernier espoir, c'est que le billet aurait pu être retrouvé. Au cas d'une éventualité aussi douteuse, je devais en informer l'administration. Pour mieux sauvegarder mes intérêts, je résolus même d'entreprendre le voyage. Voilà pourquoi je suis ici depuis hier, ne vous devançant que d'une journée.

" Peu satisfait de l'attitude d'incrédulité qu'il remarquait chez moi, il voulut me convaincre par une preuve qui devait faire cesser tous mes soupçons, et il se mit à réciter le quatrain écrit sur la feuille que accompagnait le billet.

" Je ne pouvais plus douter, j'avais bien devant moi son premier possesseur.

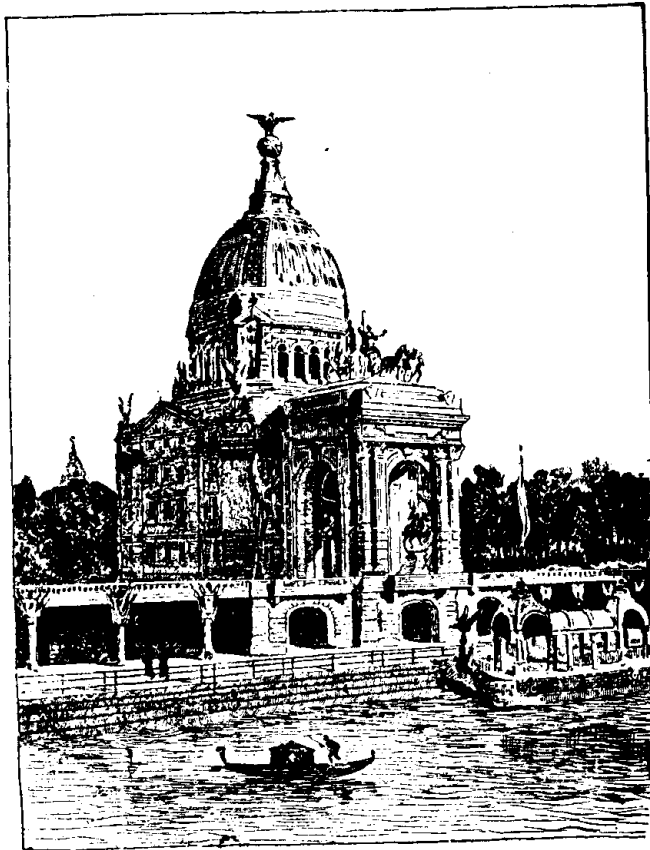
" Cet écroulement de mon rêve me jeta dans un état de stupeur voisin du désespoir. Revenu de mon trouble, je lui dis que j'admettrais ses droits mais que sans moi, sans le hasard qui m'avait fait ramasser ce chiffon, il n'avait rien du tout.

" — J'ai songé à tout cela, me dit-il, aussi je veux vous faire une proposition que vous allez agréer, je l'espère. Partageons également ; la part sera bonne, et ce sera un arrangement équitable. Le hasard nous ayant favorisés, ce serait faire injure à la faveur qu'il nous fait de nous disputer le magot. D'ailleurs, l'administration est avertie, et nous ne toucherons l'argent que par une entente entre nous. La position est simple ; vous ne pouvez rien sans moi ; je ne puis rien sans vous.

" Ce raisonnement était inattaquable ; aussi, je répondis que je souscrivais volontiers à sa proposition.

" Il ne nous restait plus qu'à toucher notre argent, ce qui fut fait le jour même non sans pourparlers, car l'administration était fort intriguée de ce cas tout-à-fait nouveau pour elle.

" Je ne sais par quel calcul fantaisiste, que nous



L'EXPOSITION DE PARIS.—LE PAVILLON DES ETATS-UNIS
AU QUAI D'ORSAY

dûmes accepter comme correct, il ne nous fut remis que vingt-trois mille dollars que nous empochâmes sans réclamer, après avoir partagé également.

“ Le lendemain, nous nous séparions bons amis, lui plus heureux que moi puisque par une chance inespérée il touchait la moitié d'une somme qu'il croyait perdue par sa faute, tandis que j'étais à demi satisfait d'avoir à partager ce que je croyais m'être échu en entier.

“ Ne voulant pas voyager avec une somme aussi considérable, je déposai mon argent dans une banque réputée la plus sûre institution financière de l'Etat, après m'être muni de l'argent nécessaire pour mon retour. Inutile de vous dire que ce retour s'opéra joyeusement et que je me payai le luxe d'un char palais dans lequel, après l'excitation des derniers jours, je dormis d'un sommeil où le rêve le plus extravagant n'aurait pas été plus surprenant que l'étrange réalité que je venais de traverser. Délivré de tout souci et rendu complètement à moi-même, je songeai à vous, mes amis, à l'inquiétude que vous aviez dû éprouver à mon sujet, et je vous adressai alors ce télégramme qui vous annonçait mon retour du pays de Cocagne. Je me rappelle encore l'air mystifié que vous aviez lorsque vous êtes venus à ma rencontre. Et lorsque je vous donnai ce petit souper fin dont vous vous léchez encore les barbes, oh ! les coquins, vous avez voulu me faire boire afin de découvrir au fond de mon verre le secret qui enveloppait d'un profond mystère les deux semaines qui venaient de s'écouler. Mais j'étais sur mes gardes, et vous m'avez trouvé, à cette occasion, des habitudes de tempérance auxquelles je ne vous avais pas habitués.

“ Vous savez comment depuis j'ai fait fructifier cet argent qu'un hasard m'avait fait trouver dans la boue.

“ Et maintenant, vous allez me demander pourquoi je ne vous ai pas fait plus tôt ce récit où il n'y a rien dont j'aie à rougir. Je vous avouerai que c'est l'amour-propre qui m'a fait garder le silence. J'ai voulu attendre que le public fût en état de juger que j'étais digne de ce sourire inespéré de la fortune. Preuve est faite, n'est-ce pas, mes amis ? Aujourd'hui nul ne reconnaît dans le financier prudent le dissipateur d'autrefois. Tout de même, j'ai assez longtemps souffert des soupçons de quelques-uns, mais je savais que le plus grand nombre ne s'occupait plus de cet incident pour donner encore une fois raison à cette sentence si vraie : “ On ne s'informe pas d'où viennent des richesses, il suffit d'être riche.”

Comme il achevait son récit l'horloge sonnait une heure de la nuit.

Etonnés de la rapidité avec laquelle les heures avaient fui, grâce à cette narration piquante d'intérêt, nous primes congé de notre hôte, non sans avoir bu à sa prospérité.

Nous étions déjà sur le seuil lorsqu'il nous cria :

— Cette histoire, va sans dire, n'est plus un secret. Racontez-la à qui vous voudrez.

Dr J.-N. LEGAULT

Nous avons la douleur d'annoncer, aux anciens lecteurs et collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, la mort presque subite de M. le Dr J.-N. Legault, arrivée à Saint-Henri, à la suite d'un accident de bicyclette, le 11 courant. Le défunt était âgé de quarante-six ans. M. Legault a collaboré à notre journal pendant plusieurs années, tant sous son nom que sous divers pseudonymes. Plusieurs de ses poésies ont aussi paru dans la *Revue des Deux-Frances*, de Paris.

Sans être un poète de grande envergure et de correction parfaite, M. Legault avait des dispositions indéniables pour la versification, et il n'y a aucun doute qu'il aurait pu laisser quelques œuvres de valeur si ses occupations lui avaient procuré plus de loisir et surtout s'il ne s'était pas cantonné dans l'imitation des poètes du XVII^e siècle. C'est à cause de ses opinions sur cette dernière question qu'il se sépara de l'École Littéraire, il y a une couple d'années. Il ne voulut pas rester plus longtemps dans un milieu où l'on conspuait Boileau et son *art poétique* pour admirer sans restriction Jose Maria de Hérédia, Verlaine, Beaudelaire et Leconte de Lisle.

NOS FLEURS CANADIENNES

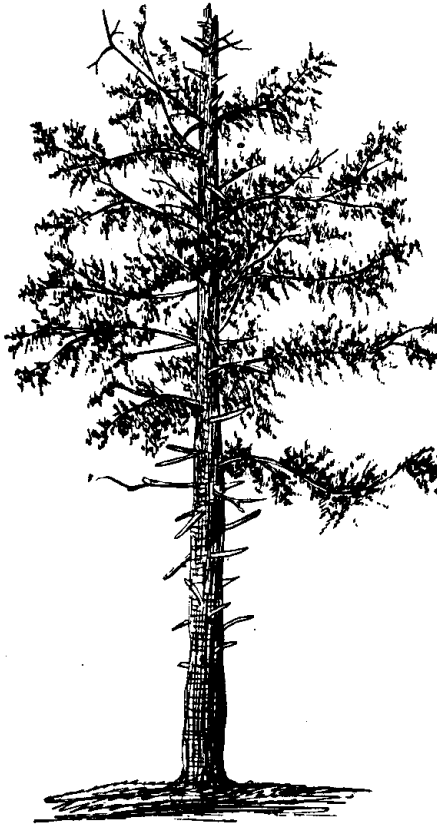
LES CONIFÈRES CANADIENS.—LA PRUCHE

La Pruche du Canada (*Tsuga canadensis*) appelée Hemlock par les Anglais, a un bois mou et pesant de



Branche de pruche

peu de valeur. Cependant, il a la “ propriété de ne pas se détériorer lorsqu'il est sous le sol.” On en



Pruche

fabrication des traverses de chemin de fer, des lattes, etc., etc.

Son écorce est d'un usage général dans le tannage des cuirs.

E.-Z. MASSICOTTE.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de AOÛT), aura lieu samedi, le 1^{er} SEPTEMBRE, à midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

LA BELLE MEUNIÈRE (*)

BALLADE POPULAIRE ANGLAISE

— Par les chemins, qui donc, ma belle,
Vous attirez si bon matin ?—
Et, rougissant, la jeune fille
Dit : “ Seigneur, je vais au moulin.”

— Le cristal bleu de la rivière
A bien moins de limpidité
Que ton joyeux regard, ma chère.
— “ Monseigneur est plein de bonté.”

— Quel frais minois ! quel port de reine
Approche, enfant : vrai ! tu me plais !
A tant de grâce souveraine
Il faut pour logis un palais.

Monte en croupe et sois ma matresse,
Viens ! je suis chevalier-baron...
... Mais pourquoi cet air de tristesse
Et cet incarnat sur ton front ?

Ne fuyez pas, mademoiselle,
Vous aurez mon titre et mon cœur ;
Je vous conduis à la chapelle.
— “ Merci, c'est beaucoup trop d'honneur.”

— Qui donc êtes-vous, ma charmante,
Pour refuser un chevalier ?
Quelque Dame riche et puissante ?
— “ Je suis la fille du meunier.”

— Quoi, du meunier !— Dieu me pardonne !
J'en suis marri pour ton bonheur :
Je ne puis t'épouser, ma bonne.
— “ Qui vous a demandé, Seigneur ?”

BENJAMIN SULTE.

RESTONS NOUS-MÊMES

CONSEIL AUX JEUNES

Chaque race a ses mœurs particulières qui lui donnent un cachet d'intéressante originalité.

Nos compatriotes anglo-saxons et leurs cousins de la grande république possèdent des qualités spéciales que nous admirons et que, pour notre avantage, nous devons tâcher d'acquérir.

Nous avons aussi les nôtres qu'ils ont tout intérêt à s'approprier.

Mais il ne faut pas que, de part et d'autre, nous poussions le travail d'assimilation jusqu'à nous emprunter mutuellement nos défauts et nos ridicules.

Le Canadien-français n'a rien à envier aux autres éléments de population qui l'entourent en fait de bonne tenue, et lorsqu'après un séjour plus ou moins prolongé au delà de la frontière, il nous revient transformé, c'est très rarement pour le mieux.

Il n'a souvent réussi qu'à s'adapter les travers de l'étiquette, ou plutôt le *snobysme* yankee.

Ainsi, pour citer un seul exemple entre plusieurs, il n'offre plus, dans la rue, son bras à une dame, il l'enlève pour ainsi dire d'assaut, en la saisissant au coude, lui remonte l'épaule au point de la faire paraître infirme, et la pousse de l'avant à la manière d'un sergent de ville qui la conduirait au poste.

Rien de plus disgracieux que ce spectacle.

Jeunes gens, à qui la passion de l'originalité fait commettre de pareilles infractions aux règles les plus élémentaires du bon goût, renoncez, de grâce ! à singer les petits crevés américains dans leurs excentricités inconvenantes, et restez fidèles aux bonnes vieilles traditions de la politesse française.

Vous conserverez ainsi, dans les choses du savoir vivre, l'originalité de bon aloi qui vous est héréditaire et vous ferez preuve d'intelligence et de patriotisme.

F.-G. MARCHAND.

Paru dans la “ Revue Nationale ”, de mars 1885.)

(*) Cette délicieuse ballade a été publiée pour la première fois dans la “ Revue Canadienne ”, en mars 1885.

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE MME ANDRÉE

L'AIGUILLE

Je suis la petite aiguille...
Dans la soie ou dans le lin
Je cours, finette et gentille,
Et sais trouver mon chemin.

Oh ! dis-moi blonde fillette,
Dis, ne t'ai-je pas servi
A coudre mainte layette
Pour un beau poupon chéri ?...

Je suis modeste, petite,
Mais très utile, pourtant !...
Quand on veut, je cours très vite,
Et ne perds pas un instant.

Grâce à ma course modeste,
Plus d'un pauvre grelottant
— Foi d'aiguille, je l'atteste !—
A bravé le froid cuisant.

Or, c'est Dieu qui récompense
Ses charitables travaux ;
Seule, j'en ai confiance
Et n'en dis jamais deux mots.

Mais las ! l'époque est venue,
Où l'on va nous dédaigner !...
Car la fem ne est parvenue
Au titre de bachelier !...

Et l'on pique à la machine,
Et l'aiguille est très vieux jeu !...
L'aiguille avec la bobine...
On s'en occupe bien peu !...

Petite aiguille qui tombe,
Ce n'est pas un très grand bruit...
On fermera notre tombe
Rien qu'en fermant un étui.

Pourtant les petites causes
Ont parfois de grands effets...
Ah ! je disais bien des choses,
En reprisant les effets !

Je disais : la jeune fille
C'est l'ange de la maison,
Qui, pure, sage, gentille,
Doit coudre auprès du tison...

Je respecte la science ;
Mais pourquoi me mépriser ?...
Oh ! laissez-moi l'espérance
De me voir encor priser.

Je suis la petite aiguille...
Dans la soie ou dans le lin
Je cours, finette et gentille,
Et sais trouver mon chemin.

HENRIETTE BEZANÇON.

AMOUR MATERNEL

LÉGENDE MAGYARE

O tendres mères qui pendant de longs mois faites de vos bras un doux berceau à vos petits enfants, vous éprouvez tant de bonheur à presser ces innocentes créatures contre votre cœur, vous êtes si heureuses qu'elles aient longtemps besoin de ce nid moelleux, que vous ne vous êtes sans doute jamais demandé pourquoi il en est ainsi, pourquoi la créature la plus accomplie, celle que Dieu fit à son image, puisqu'il lui donna une âme, pourquoi l'enfant, en venant au monde, est dans un état d'incapacité que les créatures inférieures, les petits des animaux, ne connaissent pas.

Une légende magyare donne l'explication de cette particularité due seulement à un excès de tendresse maternelle de notre mère Ève, qui lui fit manquer de confiance en Dieu.

Lorsque le Créateur eut animé du souffle de la vie les êtres qu'il venait de tirer du néant, il les réunit autour de lui et convoqua aussi les anges. Il voulait solennellement leur faire connaître que tout être en

venant au monde peut se soutenir seul et pourvoir à ses besoins.

Dieu appela d'abord une jument qui se trouvait tout proche, et contre laquelle un poulain s'appuyait craintivement.

—Quitte ton poulain, commanda le Créateur, et laisse-le courir.

La jument obéit, s'éloigna, tandis que le poulain, plein de joie, se mettait à trotter dans la prairie et à brouter l'herbe qui la couvrait.

Ensuite ce fut le tour de la poule. Elle aussi obéit, et le petit poussin à peine sorti de la coquille se mit à courir et ne tarda pas à trouver seul sa nourriture.

Tous les animaux défilèrent ainsi, et bientôt il ne resta plus que la créature privilégiée, Ève, à qui Dieu, par tant d'exemples, avait voulu inspirer confiance.

—Toi aussi, lui dit-il doucement, pose ton enfant à terre : il marchera seul.

—Oh ! non, répondit Ève, toute remplie d'inquiétude. Abandonner mon fils ! mais ses membres sont trop faibles, il ne pourrait se tenir debout ! Il faut que je le soutienne.

—Fais le, je le veux ! lui dit encore le Créateur.

—Non, certes, je ne quitterai pas mon fils.

—C'est bien, lui dit le Maître tout-puissant, puisque tu ne veux pas que ton enfant marche, tu seras obligée de le porter pendant une année dans tes bras.

Et c'est pourquoi, seul de toutes les créatures, le fils de l'homme ne peut, pendant de longs mois, se passer des tendres soins de sa mère.

Traduit du hongrois par E. HORN.

LA ROBE

FANTAISIE

C'est le soir... La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Elle a soupé avec sa vieille mère. Le repas a duré longtemps. Repas de pauvres, plus long que des ripailles de soupeurs ; car dispersée par le travail du jour, la famille ne se réunit qu'autour de la table commune — et l'on mange lentement pour faire durer le plaisir d'être ensemble.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère et a tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge, loin du tain. Des voitures passent, allant au théâtre. Les Flamin, voisins d'à côté, descendent l'escalier, leur lanterne à la main, pour faire la veillée chez le cousin Gaspard. On entend leurs galoches sur les marches de bois. Mais Gertrude ne s'occupe pas de ces bruits du dehors. Elle ne va pas au théâtre ; elle ne va pas à la veillée chez le cousin Gaspard.

Elle a bien autre chose à faire, Gertrude.

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre. Puis, ouvrant son armoire, elle en sort une robe commencée — une robe blanche.

Sa robe de noce... Dire que c'est la sienne, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle, maintenant. Chaque soir, la journée finie, quand tout le monde est couché, elle sort sa robe, et, les mains tremblantes, elle y travaille avec amour. Rien qu'à frôler cette étoffe soyeuse, ses yeux se brouillent, le dé tremble au bout de son doigt piqué de points noirs... Elle, l'habile couturière, ne peut pas enfiler l'aiguille... C'est sa robe de noce...

L'autre jour, elle a eu une peur... Elle croyait l'avoir tachée, pensez-y donc !... Et cela n'était rien du tout, une goutte d'eau — peut-être une larme tombée sur le satin blanc... Une peur...

Car c'est dans un mois le mariage. Frédéric l'a dé-

siré ainsi, à la fin de décembre... Il veut commencer l'année avec sa petite femme, tous deux pelotonnés dans le foyer nouvellement éclo, tout chaud... Elle le veut bien aussi. Il est si raisonnable, Frédéric, qu'il ait des yeux de demoiselle et pas beaucoup de moustache.

...L'aiguille s'enlève, attardée sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baissée. Dans ce silence, Gertrude "entend" son émotion. Elle pense à sa vie finie, à son insouciance de jeune fille, qui s'en va, à laquelle chaque coup de ciseaux qu'elle donne, fait une entaille irréparable. Elle laissera cette chambre qui l'a vue toute petite, où elle a grandi, où elle a été heureuse. Elle laissera sa tapisserie bleue, dont chaque guirlande enferme un de ses rêves... Dans la rue tranquille, une porte se ferme. Et Gertrude tressaille. Il lui semble que cette porte vient de se fermer sur ce passé.

Alors, elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre pour elle un nouvel horizon, et la regarde longuement, comme pour lui arracher son secret. C'est qu'elle sait ce qu'un morceau d'étoffe renferme de mystères, de larmes ou de joie. Mieux que personne, elle sait, par l'histoire des robes, saisir l'intimité d'une vie...

Et ceci lui arrive tous les jours...

On l'a fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche... Et elle voit les beaux époux, les yeux remplis d'ivresse, la tendresse toute neuve, les cierges allumés, et le prêtre qui étend les mains : "Je vous bénis mes enfants... Soyez heureux..."

Puis un coupé s'arrête devant sa porte. Une jeune femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir... "Gertrude, il me faut une robe de bal, pour samedi sans faute... Oh ! quelque chose de très élégant, vous savez... pour chez Mme de Lignères..." Gertrude entend dans les plis de la robe de bal comme on entend dans une coquille marine, des rires lointains, des bruits de fête, de pimpants refrains de valse...

Et bientôt... "Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus ravissant..." Oh ! l'heureuse mère, penchée sur le berceau... Les premières risettes, les premiers pas.

Puis... "Oh ! non, Gertrude, pas de robe claire... Je n'ai pas le cœur à la gaieté, allez !..." Pauvre femme...

Et puis...

... Et puis la robe noire, l'inévitable robe de deuil... N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes ! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, auxquelles vous vous associez sans cesse, mettant dans la maison le rire de votre satin ou l'endeuilement de vos crêpes.

Et voilà pourquoi Gertrude, qui sait tout cela, se penche sur sa robe de noce, lui demande son histoire à elle, le secret de son avenir, ce que cette vie qui va s'ouvrir lui apportera de joies et de tristesses — et si elle ne regrettera jamais les jours d'autrefois, et cette chambre paisible, où la lampe, presque éteinte, met un recueillement de crépuscule.

JEAN MADELINE.

A LA CUISINE

Choux-fleurs. — Ils se cuisent avec lard que l'on sert comme bouilli, avec carottes, navets et sauce au beurre. On peut aussi servir le chou-fleur dans un plat à légumes, en le couvrant d'une sauce au beurre.

Crème fouettée aux pommes. — Prenez trois pommes fameuses ou autres. Faites-les cuire dans un peu d'eau, après les avoir pelées et enlevé les cœurs. Laissez refroidir et écrasez les bien ; ajoutez un blanc d'œuf et une tasse de sucre blanc. Fouettez ensuite pendant trois quarts d'heure et mettez dans des verres.

Sirup de vinaigre. — Dans trois chopines de vinaigre, mettez huit livres de framboises ; laissez infuser quelques instants. Passez à l'étamine, et pour chaque chopine de jus mettez deux livres de sucre. Ne faites bouillir que quelques minutes et brassez jusqu'à ce que ce sirup soit froid. Mettez en bouteille.



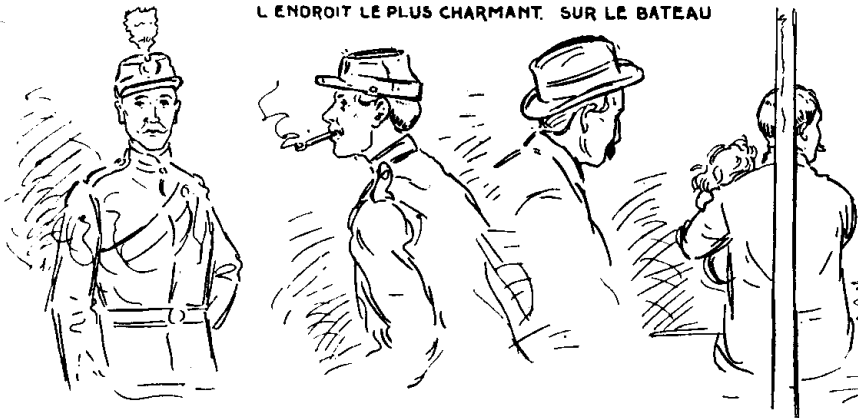
JOSEPH COMTE MAJOR,
COMMANDANT DE LA GAR-
DE INDEPENDANTE VILLE-
MARIE



L'ENDROIT LE PLUS CHARMANT, SUR LE BATEAU



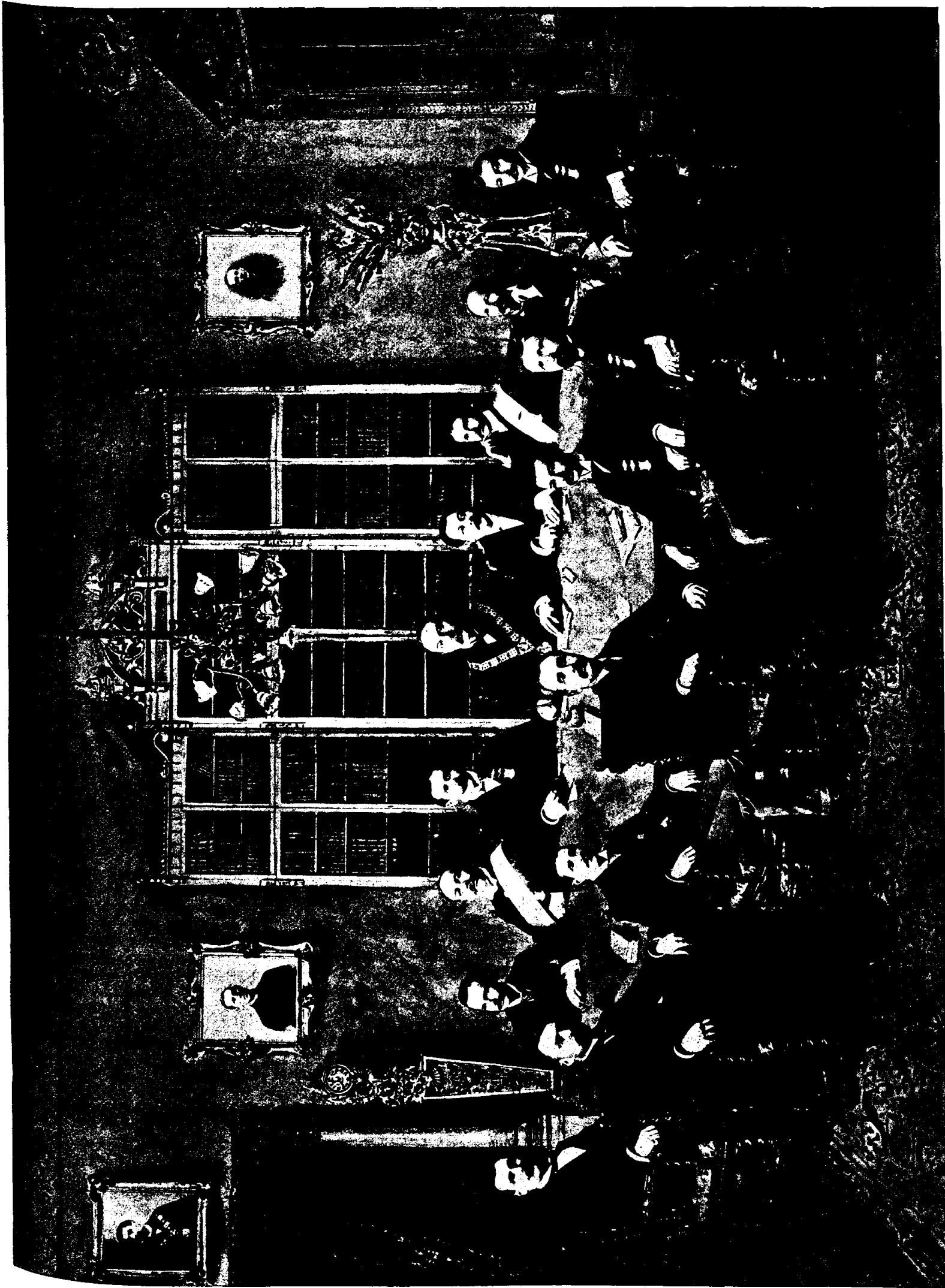
H.E. PELTIER MAJOR
DE LA GARDE INDEPEN-
DANTE VILLE-MARIE



Joseph Jasson
1902

(Croquis instantanés par notre artiste)

EXCURSION AU CLAIR DE LA LUNE DE LA GARDE VILLE-MARIE



J.-B.-A. Gougeon N. Rochon J.-I. David F.-M. Lavoie, 1er V.-Prés. J.-A. Porlier, Prés. E. Langevin, 2me V.-Prés. E. Byette P. Faténaude E. Fortin
J.-B. Angrignon B. Charbonneau J. Robert L.-A. Morin L. Dussault

LES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS : SUCCURSALE NOTRE-DAME (Montréal) — Photo. H.-E. Archambault. 2192, Notre-Dame

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Après les innombrables réformes faites dans sa marine et dans son armée, l'empire du Japon a décidé de réorganiser complètement sa police. Et c'est pourquoi trois procureurs impériaux ont été envoyés en France, en Allemagne et en Angleterre où ils étudient sur place les différentes organisations européennes.

Les Japonais seront bientôt, s'ils continuent à progresser, comme ils le font depuis quelques années, plus avancés, plus civilisés que nous.

L'Italie signale un joli trait à l'actif de la princesse de Galles.

Son Altesse Royale en envoyant une couronne pour la tombe de Mme Gladstone a écrit sur le ruban un quatrain de sa composition qui révèle un véritable talent poétique "chez la femme d'âme très délicate qu'est l'aînée des belles filles de la Reine".

Ce quatrain dit en substance que la mort n'est qu'un très court voyage sur une mer étroite, au bord de laquelle on revoit, transfigurés, plus beaux que jamais, les êtres chers qu'on a perdus et qui vous attendent sur le rivage.

On annonce l'ouverture à Londres d'un congrès international de nègres.

Ce congrès comprendra près de deux cents délégués noirs. Parmi ceux déjà arrivés à Londres se trouvent plusieurs hauts fonctionnaires, entre autres le docteur Stracker, le premier noir qui ait occupé les fonctions de juge aux Etats-Unis ; un aide de camp de l'empereur Ménélick ; le professeur Scarborough, vice-président de l'Université Wilberforce dans l'Ohio ; l'ancien attorney général de la république de Libéria, etc.

En ce congrès les nègres ont l'intention de réclamer éloquemment et fortement les droits du nègre trop souvent méconnus.

Il devait être donné à notre époque vertigineuse de réaliser ce progrès télégraphique : M. Merladier vient d'imaginer un appareil qui permet de télégraphier, à l'aide du même fil, vingt-quatre dépêches à la fois.

Des expériences très satisfaisantes ont eu lieu avec cet appareil sur la ligne de Paris-Bordeaux, Tours, Pau, etc.

Ce système peut être employé sur tous les circuits où le téléphone fonctionne ; et, outre l'avantage considérable de pouvoir répartir les transmissions dans des postes échelonnés le long d'un circuit, il possède un rendement susceptible d'être supérieur à celui de tous les systèmes de télégraphie connus.

Une collection bien singulière en même temps que fort précieuse est celle dont vient d'héritier le cabinet historique des musées royaux de Berlin.

L'ancien chambellan à la cour de Prusse, comte de Einsiedeln avait, sa vie durant, amassé une collection complète des jarretières des impératrices, reines et princesses d'Allemagne. Ce ne sont en vérité que de menus morceaux portant, brodés à la main, les chiffres surmontés de la couronne royale. Entre autres pièces remarquables, se trouvent les jarretières de l'impératrice Victoria-Augusta, épouse de Guillaume II ; de ses trois sœurs ; de l'impératrice Frédéric ; de l'impératrice Augusta, femme de Guillaume Ier.

Le comte, il faut le dire, avait obtenu ces intimes objets de la façon la plus correcte, car un usage séculaire veut qu'en Allemagne, à la porte de la chambre nuptiale des rois, le jeune mari fasse présent aux maréchaux de la cour, aux ministres et maîtres de cérémonie qui ont accompagné le couple, d'un bout de la jarretière de la mariée.

L'ancien chambellan est mort tout dernièrement ; il a légué son trésor comme nous l'annonçons au cabinet historique de Berlin.

En Chine, quand un enfant est âgé de quatre semaines, on lui rase la tête et on lui donne son premier nom.

Ce nom n'est, en réalité, qu'un numéro d'ordre : *a yan*, numéro un ; *a sans*, numéro deux ; *a luck*, numéro trois, etc. A six ans, l'enfant va à l'école, où il reçoit un nom plus harmonieux : *Mérite naissant*, *Ecriture élégante*, *Entrée parfaite*, *Olive qui va mûrir*.

Un troisième nom lui est donné à son mariage, un quatrième s'il devient fonctionnaire, un cinquième s'il se fait commerçant, un sixième à sa mort.

Les femmes sont moins abondamment pourvues. Elles répondent jusqu'à leur mariage au nom de *Pierre précieuse*, *Petite sœur*, et sont, devenues femmes, désignées par les poétiques appellations : *Fleur de jasmin*, *Lune argentée*, *Parfum suave*, etc.

C'est d'ailleurs la seule galanterie des Chinois envers le sexe féminin.

Lorsqu'il leur naît une fille, ils annoncent à leurs amis qu'il leur est tombé une tuile.

M. Stephen Marchand, Américain, en dépit de son nom, et milliardaire, comme il convient à un citoyen de la libre Amérique, vient de faire l'acquisition d'une chambre à coucher Louis XVI qui présente une particularité : elle coûte \$976.450.

Pour l'instruction des marchands de meubles que cette information pourrait laisser rêveurs, ajoutons que les tentures de la dite chambre sont du velours de Gênes le plus rare ; que les rideaux, fabriqués spécialement à Lyon, reviennent à plus de trois cents francs le mètre ; que les tapis sont de valeur à peu près égale.

Disons enfin que le chef-d'œuvre de cette chambre à coucher est le lit, pièce merveilleuse fabriquée à Paris et qui a demandé trois années de travail. Ce meuble en chêne massif avec incrustations d'or et d'ivoire sculpté, a coûté à lui seul plus de \$200.000.

Les milliardaires américains ont toujours des fantaisies coûteuses à souhait, mais toutes ne sont pas aussi saugrenues qu'on veut bien le dire.

A l'approche du XXe siècle, il se trouve encore des clergymen pour préconiser le rétablissement de l'esclavage en Amérique.

Le révérend Henry Frank dans un discours sur "les problèmes de l'âme" au lycée Carnegie a soutenu que l'abolition de l'esclavage avait été un désastre. Selon lui, il faudrait désigner dans quelque partie des Etats-Unis un territoire où les nègres pourraient émigrer et rentrer dans la condition d'esclaves auprès des personnes qui accepteraient de devenir leurs maîtres et de leur assurer un traitement humain et l'éducation.

"J'estime, a dit l'orateur, que le noir a encore besoin, dans son intérêt comme dans celui de la société, d'une contrainte morale et légale. Il était moins dangereux comme esclave que comme citoyen. Un nouveau système de servitude pénale et volontaire devrait être institué pour sa protection et la sécurité de la nation."

Si c'est à ce prix seulement que les "problèmes de l'âme" peuvent être résolus, mieux vaut les ignorer éternellement !...

On croyait la coutume des châtiments corporels de-

puis longtemps abolie dans les écoles européennes—tout au moins officiellement. Il n'en est rien, et voici que l'on nous signale, à ce sujet, un projet de loi récemment élaboré par le département de l'Instruction publique du canton de Berne (Suisse).

Les peines corporelles sont permises pour réprimer les fautes graves dénotant une certaine perversion morale—le mensonge par exemple.

La barbarie de ce projet est poussée plus loin, car il décrit l'instrument dont le magister est autorisé à armer son bras vengeur pour octroyer la correction permise.

C'est un rien, un souffle, un rien—une canne flexible de la grosseur du petit doigt.

Toutefois, l'instituteur est prié de ne pas tenir cet outil dans la main pendant qu'il donne ses leçons. C'est encore heureux !

Et songeons que la Suisse est, avec l'Allemagne, le pays pédagogique par excellence !

Jusqu'à quand continuera-t-on à traiter les enfants en petits parias dans des écoles-prisons ?

On parle beaucoup de Li-Hung-Chang, en ce moment, soit pour en dire du bien, soit pour en dire du mal...

D'aucuns se sont préoccupés de savoir d'où venait l'argent de cet homme qui passe pour l'un des plus riches de la terre.

Un des premiers éléments de sa colossale fortune, évaluée à plus de trois milliards, fut l'établissement, dans tout l'empire chinois, de bureaux de prêts sur gages et hypothèques. Comme il n'y a point de taux légal en Chine, il est facile d'imaginer quel pouvait être le rendement de ce genre d'industrie.

D'autre part Li-Hung-Chang était propriétaire d'immenses rizières, et, en homme éminemment pratique, ce vice-roi utilisait, pour cultiver ses champs, les soldats qu'il avait sous ses ordres. C'était une main d'œuvre aussi économique que possible, puisqu'elle était payée et nourrie aux frais du Trésor public. Le produit de ses récoltes avait ensuite pour débouché naturel les troupes de terre et de mer, dont Li-Hung-Chang s'était institué d'office le fournisseur attitré.

On voit que le vice-roi du Petchili n'ignore aucun des procédés d'économie domestique à l'aide desquels se fondent les bonnes maisons.

Un ingénieur anglais, M. Halford, a imaginé un système de chemin de fer à grande vitesse dispensant de l'emploi des locomotives ou de tout autre remorqueur.

Dans ce système, le mouvement des trains est tout simplement produit par la pesanteur.

Pour cet effet, la ligne est divisée en sections dont les extrémités peuvent être relevées ou abaissées à volonté, au moyen des moteurs hydrauliques ou autres, de manière à donner à la voie la pente nécessaire à la propulsion des trains. De fait, les changements de pente pourront être réalisés sans que les voyageurs s'en doutent.

L'inventeur de ce système lui attribue les avantages suivants :

1o. Alors que dans tous les autres systèmes, la vitesse diminue à mesure que la charge augmente, ici elle augmenterait au contraire avec la charge ;

2o. Il n'est plus besoin d'arrêts pour prendre du charbon et de l'eau ;

3o. La tendance naturelle du système est d'augmenter la vitesse.

Le procédé est assurément original, mais il serait besoin de quelques devis de frais d'installation pour savoir jusqu'à quel point il est pratique.

Le Figaro annonce que le service des demoiselles employées au téléphone, deviendra bientôt inutile, par suite d'un appareil qui supprime absolument tout intermédiaire entre deux abonnés désireux de causer ensemble. C'est le téléphone automatique depuis si longtemps désiré.

L'OR A L'EXPOSITION DE PARIS

Le pavillon du Canada, au Trocadéro, offre des spécimens nombreux et choisis de l'or recueilli dans l'Amérique anglaise. Le public peut y considérer quatre grandes vitrines, que garantissent de forts grillages en fer et sur lesquelles veille, jour et nuit, l'œil d'un gardien. C'est que ces vitrines représentent, tant en poudre qu'en paillettes et en pépites, plus de \$30,000.

Deux d'entre elles contiennent des échantillons de l'or d'alluvion fourni par les rivières Columbia et Fraser de la Colombie anglaise ; on y remarque de nombreuses pépites dont quelques-unes atteignent de fortes dimensions. Les plus importants dépôts sont actuellement épuisés et on n'exploite plus guère dans la Colombie que les filons de quartz qui renferment de l'or natif soit seul, soit à l'état de mélange avec des sulfures.

par M. Faribault, un Canadien-français, géologue des plus distingués, qui a mis en évidence les qualités aurifères de ses filons. Il a démontré que c'était vers le faite des plis anticlinaux que l'or se trouvait en plus grande abondance et que c'était par conséquent en ces points qu'il convenait de pousser les recherches. Il en est, du reste, en Nouvelle-Ecosse comme en Australie ; les filons aurifères jouissent partout des mêmes propriétés et cela n'a pas lieu de surprendre, la Nature obéissant partout aux mêmes lois.

L'or exerce partout son attrait, et il y a foule à l'Exposition devant les vitrines du Klondike. C'est pourquoi nous avons songé à reproduire la grande pépite de 1,400 grammes. Le visiteur peut suivre à quelque distance, dans la section du Transvaal, les opérations d'extraction que nous avons récemment décrites.

D'un autre côté, l'Australie, les Etats-Unis et la Guyane française exposent, comme le Canada, de nombreuses et magnifiques pépites. Il paraît que l'on en vend même près du pavillon de la colonie française de l'Amérique du Sud.

D..

UN REMÈDE QUE VENDENT LES BOUCHERS

Nous lisons, dans "Le Magasin Pittoresque," l'intéressant article suivant :

Fréquemment l'on trouve dans les journaux des comptes-rendus de cures merveilleuses ; ces comptes-rendus n'ont généralement d'autre but que de faire acheter tel ou tel produit pharmaceutique pour le plus grand bien de la bourse des pharmaciens et surtout de l'inventeur de l'élixir vanté. Ou bien encore il s'agit d'une eau thermale dont il est dit merveille, et en vous engageant à aller prendre votre part de ses bienfaits, le rédacteur de l'écho ou de la réclame n'a certainement pas perdu de vue les bénéfices que retireront de votre placement les compagnies de chemin de fer d'abord, l'établissement thermal ensuite, et enfin les hôteliers auxquels vous serez contraint de demander une hospitalité peu gratuite.

Un produit bienfaisant que l'on trouverait partout, qui, incapable d'être monopolisé, rendrait impossible à tous, même à son inventeur, de tirer aucun bénéfice de sa vente, n'aurait évidemment aucune réclame de ce genre : à quoi bon ?

Il semble invraisemblable qu'un tel produit bienfaisant existe, n'est-il pas vrai ? Tout démontre l'impossibilité de son existence, et cependant... la plus bienfaisante des drogues que l'homme ait jamais absorbée n'est-elle point ce qui constitue sa nourriture quotidienne : pain, viande, légumes, etc., etc., et ces produits, dans leur simplicité, ne répondent-ils point à la précédente définition ? Eh bien ! supposez que de nouveaux Pasteurs viennent vous dire : quand vous êtes affaibli par la maladie, prenez ces aliments, ou tel de ces aliments ordinaires, de telle façon au lieu de les prendre de la façon habituelle, et vous serez guéri ; supposez que des médecins autorisés vous disent cela avec preuves à l'appui, vous auront-ils vanté un produit dont ils puissent retirer l'ombre d'un bénéfice autre que le plus grand de tous, la gloire, un produit dont un industriel, si malin fût-il, puisse espérer retirer le moindre argent ?

Ce préambule a pour unique but, ami lecteur, de vous accoutumer à cette idée... étrange, qu'il peut exister un remède, et un remède à l'action éminemment puissante, qui ne se vende point, ne puisse se vendre chez les pharmaciens, qui puisse être préparé par vous ou par le plus inhabile des cuisiniers avec ce seul produit, de vente courante chez tous les bouchers, avec la viande de boucherie.

Ce remède est le plasma musculaire ; ses inventeurs sont les docteurs, déjà célèbres pour d'autres travaux, Richet et Héricourt.

Ce remède s'obtient par simple écrasement de la viande crue, sans machine, sans artifice spécial, et il restaure avec une rapidité qui tient du prodige les organismes les plus délabrés, même ceux que dévore la plus impitoyable des maladies : la tuberculose.

On se rend chez un boucher, on y fait hacher menu

2 kilogrammes de viande crue, on verse sur cette viande un litre d'eau froide et on laisse en présence pendant quatre heures, puis on presse énergiquement. Il en résulte un peu plus d'un litre d'un liquide rouge ; c'est là la dose ordinaire qu'un adulte doit avaler dans sa journée.

Voici le procédé ; voyons maintenant ses résultats.

Lorsque, en mars dernier, les docteurs Richet et Héricourt firent connaître à l'Académie leur belle découverte, ils ne rendirent compte que d'expériences faites sur des animaux, des chiens. Les plus typiques avaient donné les résultats suivants : à diverses époques trente-quatre chiens ont été infectés de tuberculose ; la terrible maladie infectée chez eux à haute dose fit de rapides progrès et plusieurs moururent ; les autres étaient alors dans un état de détresse extrême, pour ainsi dire de mort imminente ; seize de ceux-là pris au hasard furent traités par la méthode en question, tous se rétablirent rapidement, tandis que les autres, laissés sans soins ou traités par différents remèdes, mouraient plus ou moins vite, mais mouraient tous.

Depuis, les résultats sur l'homme ont-ils confirmé ces merveilles ? On va en juger.

D'après les inventeurs, un adulte pourrait sans inconvénient absorber journalièrement 2 litres de ce liquide rouge qui constitue le remède et dont la digestion est, paraît-il, des plus faciles ; or dans la localité où j'habite, un tuberculeux d'une quarantaine d'années, parvenu à un point d'affaiblissement tel qu'une promenade de 200 mètres était absolument au-dessus de ses forces, se mit, au commencement de mai, au régime réduit du plasma musculaire ; il absorbait tous les jours, sans aucune difficulté ni répugnance, un demi-litre de ce liquide rouge provenant de la compression de un kilogramme seulement de viande crue hachée.

Au bout de douze jours de traitement, cet adulte avait augmenté d'environ deux kilogrammes, il était méconnaissable et abattait ses deux lieues sans fatigue anormale. Après une légère interruption il continue le traitement, et nul ne se douterait, à le voir, qu'il est malade, qu'il a été, on peut le dire, presque à la mort.

Et ce n'est pas un simple coup de fouet que l'organisme reçoit de ce traitement, ce sont bel et bien les forces qui lui manquent pour lutter victorieusement contre la maladie.

Qu'on nous permette une comparaison.

On administre des drogues, généralement des poisons, à un malade : c'est faire pour lui un peu ce que l'on fait en ce moment pour les Boers, c'est lui donner de nouvelles armes, canons et fusils perfectionnés, pour lutter contre le microbe, contre l'Anglais. Malgré ce secours d'armes perfectionnées, les Boers seront finalement écrasés sous le nombre.

On donne au malade du plasma musculaire, c'est-à-dire le principe même d'activité qui permet à son organisme de détruire, d'étouffer le microbe ; c'est comme si une puissance européenne se décidait à quintupler les forces de l'armée boer en lui envoyant deux cent mille de ses soldats. Bien qu'au Transvaal un soldat européen, sous un ciel qui n'est pas le sien, ne vaille pas un Boer, néanmoins avec ce formidable renfort les Burghers alliés jetteraient les Anglais à la mer ; de même qu'avec le formidable renfort du plasma musculaire acheté chez le boucher, les cellules combattantes de l'organisme arrivent sans peine à jeter dehors le microbe.

LÉO DEX.

N'avouez jamais la vieillesse de votre intelligence ne dites à personne l'âge de vos pensées. — G. SAND.

Dans leur orgueil, les hommes ne s'avisent jamais de se mesurer à leur cercueil, qui seul, néanmoins, les mesure au juste. — BOSSUET.

Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent fléchir la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

VICTOR HUGO.



Pépite du Klondike pesant 1400 grammes. Valeur 4270 francs

La troisième vitrine se rapporte aux importantes mines du Klondike. On sait combien cette exploitation en dépit des difficultés de toutes sortes dont elle est entourée, est aujourd'hui florissante. La production de l'or de cette contrée qui n'atteignait, en 1890, qu'une valeur d'environ \$600,000, est passée à \$25,000,000, en 1897, et atteindra, en 1900, l'énorme chiffre de \$35,000,000.

Dans cette vitrine, se trouvent deux curiosités, une énorme pépite, dont nous donnons la reproduction, et un chapelet de pépites.

La pépite, découverte, en 1866, dans la rivière Chaudière, pèse le poids respectable de 45 onces, soit 1,400 grammes ; elle représente une valeur de \$850. Elle mesure 17 centimètres de hauteur sur 8 centimètres de largeur.

Le chapelet, dont les éléments furent fournis par les divers alluvions des affluents de la rivière Yukon, est un présent que les mineurs catholiques du Klondike ont offert dans ces derniers temps à leur pasteur, le R.P. Gendreau. Sa valeur est estimée à \$500.

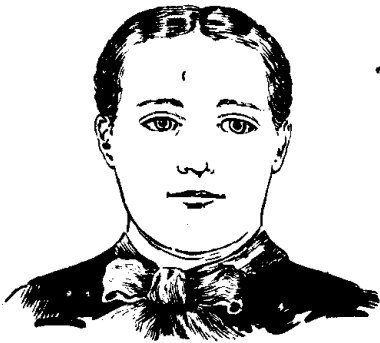
La quatrième vitrine renferme les produits de la Nouvelle-Ecosse. Là, pas d'or d'alluvion ; toute la production est fournie par les filons quartziteux.

L'exploitation de la Nouvelle-Ecosse paraît appelée à un grand avenir. Elle a été étudiée avec grand soin

M^{ME} CHARLES MORIN

Guérie de pertes qui l'affaiblissaient beaucoup par les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine

Les pertes trop fréquentes et trop abondantes sont la cause d'une grande faiblesse chez les femmes, elles rendent le teint pâle et terne et ruinent le système. Ces femmes doivent prendre les Pilules Rouges à la dose de deux, trois fois par jour, immédiatement après les repas. Elles doivent aussi éviter de trop marcher, de trop travailler, de lever des objets pesants, et, en un mot, prendre tout le repos possible. C'est important dans leur cas, si elles veulent guérir vite et profiter des grandes vertus curatives des Pi-



lules Rouges. Elles ont guéri Madame Morin et elles vous guériront aussi.

Voici ce que dit Mme Morin :

" Je souffrais de pertes continuelles depuis longtemps lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges. J'étais très faible et même je tenais le lit depuis presque quatre mois,

croisant devoir mourir, lorsque je me suis décidée d'écrire aux médecins spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue St-Denis et de prendre les Pilules Rouges.

" Je pris du mieux rapidement, et je revins après quelques semaines de traitement à la santé. Aujourd'hui, je suis heureuse de pouvoir dire que je suis parfaitement guérie des maux dont je souffrais lorsque j'ai commencé le traitement. Mes pertes sont arrêtées et je suis devenue forte, régulière et courageuse.

MME CHARLES MORIN,
Saint-Octave de Métis P.Q."

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cts la boîte ; elles ne sont non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

DES PRIX POUR ECOULER...

Ont été marqués sur toute la balance de nos Meubles de pelouses et de véranda. Prix qui sont beaucoup au-dessous du prix coûtant et qui paraissent absurdes pour de si élégants meubles.

Quels que soient les meubles dont vous ayez besoin, ne manquez pas de venir voir nos qualités et prix avant d'acheter ailleurs.

RENAUD, KING & PATTERSON
652, RUE CRAIG -- 2442, RUE STE-CATHERINE

GRATIS.



Nous donnons cette magnifique carabine à air aux personnes qui vendront à 10 cents chacun, seulement 24 douzaines de jolis boutons ornés de photographes, entr'autres celle de sa Sainteté le pape Léon XIII, et celle de Sir Wilfred Laurier. Ces magnifiques boutons sont ornés de véritables photographes prises au Camera et sont des plus artistiques. La carabine est des mieux faite et du plus nouveau modèle et est éprouvée avec soin. C'est exactement ce qu'il faut pour le petit gibier et les exercices à la cible. Envoyez et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous, vous expédierons la carabine, tous frais payés. Art Supply Co., Boîte 2, Toronto.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, adresser la somme de 30 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

A. L.—Vous êtes très doux, mais d'une opiniâtreté extrême, vous faites à votre idée sans impatience et sans dire un mot et je crois qu'il n'y a aucune puissance qui puisse vous faire changer d'opinion ; pessimiste ; grande défiance ; vous voyez le mauvais côté des choses et vous vous en affligez ; exaltation ; timidité ; sensualité ; découragement ; goûts artistiques ; indécision ; n'aime pas à imposer son idée ; ordre ; confusion d'idées ; gourmandise ; vous avez adopté pour principe de ne jamais trahir vos sentiments ; vous retenez vos passions et contrôlez votre cœur ; forte imagination ; franchise ; économie ; nature dévouée, logicien et réalisateur.

Elie.—La science graphologique nous défend d'analyser l'écriture au crayon. Le résultat n'est pas aussi certain et aussi complet ; mais pour cette fois je ne suivrai pas les règles, vous avez une belle âme dévouée, douce, noble ; dédain de toute bassesse ; jugement sain ; esprit calme et pondéré ; absence de toute prétention ; caractère toujours égal ; irréflexion ; toujours porté à juger en bien ; faiblesse ou vulgarité ; promptitude et esprit dominateur ; économie ; franchise ; probité ; incapable d'aucune ruse.

Rosette de Saint-Germain de G.—Vous voyez votre grande sensibilité et vous craignez qu'elle ne vous conduise à faire quelques extravagances, c'est pour cette raison que vous la bridez. Beaucoup d'ambition et d'économie ; nature décidée à ne pas être utile à son prochain ; trop forte imagination qui cause confusion d'idées ; douceur ; distraction ; ardeur ; décisions vite prises ; orgueil de comparaison ; timidité ; sensualité ; partialité ; obstination ; ruses ; irréflexion ; esprit de soumission ; volonté assez forte, mais manque de persistance finale ; vivacité ; malgré les ruses, il y a franchise.

Dolorès à Dolor.—Très remarquable écriture par les signes nombreux de ténacité. Orgueil de vous-même, vous exagérez vos talents ou votre position ; matérialisme ; gourmandise ; vivacité ; volonté ferme ; légèreté ; économie qui touche presque à l'avarice, mais produ-

gue à certain moment sous l'influence d'une passion quelconque ; exaltation ; ordre ; précision ; diplomatie ; aptitude commerciale ; défiance ; sensibilité ; logicien réalisateur, esprit porté à saisir le côté comique et humoristique ; très peu communicatif.

Doo Huckey de J.—Avec ces sortes d'écritures (écriture non naturelle), je ne puis me prononcer sans avoir la signature et quelques lignes de votre écriture intime, par exemple une page de votre calepin. Veuillez aussi employer le même pseudonyme. Vous n'avez pas besoin d'envoyer d'autre argent.

Marguerite.—Esprit sobre ; imagination calme ; goût de vie élevée ; recherche les honneurs ; nature dévouée toujours prête à s'effacer pour le bonheur des autres ; économie juste ; ténacité ; caractère toujours le même, développement de la volonté sans excès ; douceur ; vraie sensibilité ; amour ; très peu attaché aux jouissances de la terre ; attractivité ou puissance de se faire aimer ; affabilité ; grande ambition ; vivacité ; franchise ; retenue de la pensée ; vous êtes trop crédule ; pas assez de prudence ; jugement sain ; vue nette des choses ; dédain de la flatterie et de toute bassesse ; recherche du mieux ; philanthropie.

Nemo.—Orgueil de supériorité ; douceur ; goûts de vie élevée ; esprit pondéré ; jugement clair ; goûts artistiques ; non matérialiste ; finesse d'esprit ; vivacité ; communicatif ; peu de retenue de la pensée ; lutteur ; activité ; persistance au but ; esprit de succès et d'entreprise ; décision vite prise ; esprit très attentif ; ruses ; puissance de se faire aimer ; volonté ferme ; nature calme ; logicien.

J Hérédia.—Caractère complexe et très inégal, ne suivant jamais la même direction, mais persistance dans les sentiments d'affection ou de haine, lesquels sont parfois excessifs chez vous. Gourmandise ; sensualité ; vie matérielle ; vulgarité ; originalité ; obstination ; entêtement ; extravagance ; très grande économie ; sensibilité extrême ; jugement sain et fort malgré la trop forte imagination ; prudence ; tristesse ; manque de confiance en vous-même ; vivacité ; aime à imposer son idée, à conduire ; crainte de déplaire ; aucun orgueil ni prétention ; culture de l'esprit ; nature dévouée ; retenue de la pensée, cependant, franchise.

(Voir page 269)

INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708. Consultations gratuites.

LE SEUL MOYEN

Combattre la toux avec le Baume Efficace est le seul moyen de guérir rapidement les affections de la gorge et de la poitrine qui provoquent la toux.

Avant. Après



Phosphatine de Wood

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception de prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, il en faut plus. Pamplets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street Montréal

Négociant.—Esprit militant, lutteur ; aimant à se mettre de l'avant, à se produire ; esprit souple, entortillant ; grande imagination ; prudence ; logicien ; réalisateur ; vous cachez votre pensée. Vous êtes rusé et capable de conter un mensonge. Orgueil affecté, mais dédain de toute prétention mondaine ; sensualité ; partialité ; ténacité ; esprit qui aime à imposer sa volonté ; volonté ferme ; ambition ; douceur ; incapable d'aucune bassesse ; goûts artistiques ; vivacité ; ordre ; préjugés ; dévouement ; tout en étant économe, vous aimez bien le confortable ; vous êtes d'un caractère aimable et aimant.

Irish.—Votre écriture est remarquable par votre franchise et votre grande ouverture d'âme ; esprit d'initiative ; humilité et soumission ; volonté ferme et développement de cette volonté par des moyens doux ; aucune prétention ; sensibilité contenue et cachée ; douceur ; caractère inégal, tendance à la mélancolie ; nature calme ; jugement sain ; vue nette des choses ; ordre ; précision ; gourmandise.

Rosière.—Très grande timidité et franchise naïve ; économie juste sans bassesse ; caractère stable toujours au même niveau ; beaucoup d'ordre et de prudence ; volonté faible et esprit de soumission ; un peu de promptitude, mais douce ; cœur aimant et sensible ; jugement sain ; beaucoup d'ordre ; propre ; travaillante ; active ; nature calme ; dévouement ; portée à voir le mauvais côté des choses et à s'en affliger ; aucune prétention ; simplicité ; politesse ; discrétion ; logicienne ; légère é.

Octavien.—Fermeté ; ardeur ; décision vite prise ; culture de l'esprit ; activité ; imagination calme ; jugement sain ; sensibilité ; vivacité extrême ; esprit dominateur ; dédain de toute prétention mondaine ; absence d'orgueil ; réalisateur ; sensibilité ; esprit rétrograde ; nature dévouée ; diplomatie et ambition ; ruse ; cache sa pensée ; forte économie ; partialité ; ordre ; prudence ; dédain de l'étiquette et de toutes cérémonies ; attractivité ou puissance de se faire aimer ; esprit de lutte ; fougue ; élan ; sens de protection, pitié pour le faible ; philosophie pratique.

Octavienne.—Engouement ; prudence ; réserve ; sentiment de votre valeur ; vous êtes satisfaite de votre personne ; sans orgueil trop marqué ; protection du faible et dévouement pour autrui ; vous cachez votre pensée et vous êtes

rusée ; manque de volonté ; originalité gracieuse ; dédain de prétentions mondaines ; très douce et économe ; jugement sain ; imagination pondérée ; discrétion ; cœur aimant et sensible ; vivacité ; obstination ; délicatesse ; logicienne ; c'est le cœur qui gouverne chez vous.

Bluet.—Prodigalité ; esprit de lutte ; décision prompte ; finesse d'esprit ; ruses ; vue nette des choses ; dissimulateur ; jugement sain ; douceur ; affabilité ; facilité à accueillir tout le monde ; sensualité ; manque de prudence ; aversion de toute manière cérémoniale ; orgueil de supériorité ; plus réalisateur que penseur ; politesse ; ténacité ; ordre ; égoïsme caché ; irréflexion ; cœur aimant et sensible ; imagination sobre ; n'aime pas à imposer son idée.

(Voir page 270)

L'HUMIDITÉ

L'humidité est une cause de beaucoup d'enrouements guéris rapidement par le *Buyme Rhumal*.

A TRAVERS LES LIVRES

LA LIBRAIRIE

C. O. BEAUCHEMIN & FILS

256, rue St-Paul,

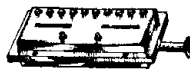
A MONTREAL,

Offre en vente les nouveautés suivantes :

Zoby, roman, par Henry Gréville.—Du triste au gai, nouvelles, par Jacques Normand.—Cœur blessé, roman, par Ernest Daudet.—Drame de famille, par Paul Bourget.—Le droit chemin, pas Guesviller.—De toute son âme, roman, par René Bazin.—Mensonge blanc, roman, L. de Tinsseau.—Molière, conférences littéraires, par J. J. Weiss.—Le Roman contemporain à l'étranger, par de Wyzewa.—Le Rappel des ombres, par le vicomte de Vogüé.

Grand choix de publications sur l'Exposition de Paris, Guides pour Paris, la France et les autres pays. Prochainement : belle collection d'ouvrages sur la Chine et les Chinois. Lire dans le MONDE ILLUSTRÉ, chaque semaine, l'annonce de la

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN.



GRATIS Aux personnes qui viennent seulement 2 douzaines de plume en verre à 10 cts. chacune. Ce merveilleux plume de verre d'un seul morceau avec porte-plume ne s'écrit jamais, écrit une page entière sans que vous soyez obligé de tremper la plume une seule fois. Écrivez et nous vous enverrons les plumes par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons par la poste, ce splendide harmonica à sifflet avec boîte et embouchure complètement nichelés. 10 clefs de solo, 2 clefs de basse, 3 octaves complètes, facile à apprendre. Pas besoin de professeur, sont doux et puissants. TOLEDO PEN COMPANY, Boîte L.M. Toronto, Ontario.

Par ces Chaleurs Accablantes...

Les mères soucieuses de la santé de leurs enfants, veilleront avec beaucoup de soin à leur alimentation.

LA PEPTONINE

renferme tous les éléments nutritifs désirables ; elle se prépare à l'eau aussi bien qu'au lait ; mais en été il est prudent de s'abstenir de lait dans l'alimentation des enfants.

La Peptonine se vend 25c la grande boîte dans les pharmacies et épiceries



Gros : F. Coursol, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.



UNE OFFRE
EXCEPTIONNELLEMENT
AVANTAGEUSE

DANS UN ENDROIT
SANS PAREIL

La Succession VIAU

offre de fournir l'argent ou les matériaux à ceux qui veulent se bâtir une maison sur ses terrains à

VIAUVILLE

Une offre de ce genre se passe de commentaires

Viauville..

Est si avantageusement connu qu'il ne reste plus à ceux qui sont intéressés dans cette offre que de venir consulter pour les conditions

M. ED. GOHIER

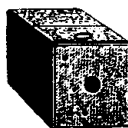
Le représentant pour la
Vente des Terrains . . .

Chambre 507,

Edifice New York Life,

Ou sur les lieux

VIAUVILLE.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "develop", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez le gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les avez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boîte L.M. Toronto.



HENRI ROCHEFORT écrit :

Votre précieux "Vin Mariani" a complètement réformé ma constitution ; vous devriez certainement en offrir au gouvernement français.

HENRI ROCHEFORT.

Aucune chose n'a été louée plus hautement et plus justement que le

VIN MARIANI

le fameux tonique français pour le Corps, les Nerfs et le Cerveau, pour les hommes surmenés, les femmes délicates, les enfants malades.

Le VIN MARIANI est recommandé par les Facultés Médicales de l'université. Il est spécialement recommandé pour les Maladies Nerveuses, les Maladies de la Gorge et des Poumons, la Dyspepsie, la Consommation, la Débilité Générale, la Malaria, l'Épuisement et la Grippe.

VENDU PAR TOUS LES PHARMACIENS.

Refusez les substitutions.

LE VIN MARIANI DONNE LA VIGUEUR.

SEULS AGENTS POUR LE CANADA.

LAWRENCE A. WILSON & CIE.,

87, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

TRIBUTS MORTUAIRES

Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires...

• • • ALLEZ A • • •

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

No 1756 RUE STE CATHERINE, PRES ST-DENIS.

Monita Ay.—Je ne tiens pas à analyser de poésies. Le résultat est moins satisfaisant. Orgueil prétentieux ; vous aimez à vous montrer par des moyens extravagants et vulgaires ; timidité ; esprit peu sobre ; désordre d'imagination qui nuit à la lucidité de l'esprit ; discrétion ; douceur ; communicative ; facile influencer ; cœur sensible et aimant ; affabilité ; clémence ; puissance de se faire aimer ; vivacité ; manque de prudence et d'ordre ; primesautière ; irréfléchie ; le cœur entraîne la tête ; volonté faible.

Myosotis.—Matérialisme ; logicien ; réalisateur ; gourmandise ; forte économie ; porte voisine de l'avarice ; obstination douce ; aime à conduire ; discrétion ; retenue de la pensée ; don d'influencer ; douceur ; ténacité ; vivacité qui va jusqu'à l'emportement ; caractère impétueux ; nature d'ardeur et d'entrain ; jugement sain ; imagination calme ; vue nette des choses ; ordre ; défiance connaît la valeur du temps ; toujours porté à juger en mal ; aversion de toute cérémonie ; manque de délicatesse ; aucun goût artistique. La tête surveille le cœur.

Plante amère.—Timidité ; orgueil de vous-même ; esprit dominateur ; ténacité ; impartialité ; sécheresse ; agressivité ; vivacité terrible pouvant aller jusqu'aux coups ; prudence extrême ; activité ; forte imagination ; ruses ; économie forcée ; humeur très inégale ; vous manquez de confiance en vous-même ; nature peu attachée aux jouissances terrestres ; jugement sain ; cœur aimant et sensible ; esprit pratique et réalisateur ; orgueil de comparaison.

Méda.—Je reçois votre seconde lettre juste au moment où je passais votre réponse à mon secrétaire : si je demande le nom ce n'est pas pour ma satisfaction personnelle c'est pour l'avantage de mes correspondants ; votre véritable nom ne m'intéresse pas plus que le pseudonyme. Voici d'ailleurs ce que j'ai trouvé en plus dans votre signature : défiance ; volonté forte ; ruses ; nature convergente ; esprit rétrograde. Hardiesse ; dédain des préjugés ; simplicité ; goûts artistiques ; enjouement ; vaillance ; prudence ; orgueil de vous-même ; portée à la gêne ; petite économie ; gourmandise ; absence de faste ; douceur ; imagination calme ; jugement sain ; vue nette des choses ; ambition ; ténacité ; matérialisme ; logicienne ; promptitude ; esprit dominateur ; résolutions tardives ; dédain des prétentions mondaines et de tous actes cérémonieux ; extravagance ; sensibilité contenue.

Pianota.—Esprit romanesque et aventureux ; non matérialisme ; timidité ; caractère égal ; douceur et sensibilité ; ténacité ; légèreté ; vous voyez le côté comique et humoristique des choses ; franchise ; amour de la clarté ; tient à

être comprise ; aucune prétention ni orgueil ; imagination trop forte ; discrétion ; ténacité douce ; tous les signes réunis de la probité ; vraie sensibilité ; amour ; affabilité ; puissance de se faire aimer ; bienveillance ; gratitude et clémence.

Sœur de Monita.—Vous cachez ou retenez vos bons sentiments d'amour et de sensibilité ; nature sensuelle et égoïste ; timidité ; volonté forte ; exaltation ; confusion d'idée ; développement de la volonté sans excès ; esprit de soumission ; gaucherie ; absence de prétention ; caractère inégal ; nature communicative ; franchise ; matérialisme banalité ; voit toutes choses en rose ; aucune défiance ; incapable de se donner aucune décision.

(Voir page 271)

CE QUE DIT UN PRETRE

A. Toussaint & Cie,
Québec.

Votre Vin des Carmes est l'unique préparation que j'aie encore trouvée pour soulager ma dyspepsie et me fortifier. Je m'en trouve si bien que je puis maintenant faire le catéchisme aux enfants sans la moindre fatigue, tandis qu'auparavant cet exercice m'épuisait tellement qu'il m'était devenu impossible de m'en charger moi-même. Je vous permets de vous servir de mon nom.

Votre etc,
J.-R.-A. Cayouette Ptre,
Curé de Saint-Mathieu (Rimouki).

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2915.

**TIMBRES ! TIMBRES !
2,000,000 TIMBRES A VENDRE**
Chance Exceptionnelle

Timbres pour collectionneurs. Timbres pour tapisseries et Timbres pour les missions. Un seul du Canada ni des Etats-Unis. Pour 30 cents. Expédiés franco sur réception du montant en timbres ou en argent. Correspondant J. DEGUIRE, 75, rue St-Jacques, Montréal.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIA
toniques, dépuratives, reconstituantes. 1/2
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Poils, PARIS
Dépositaire à Montréal : ANTOINE DÉCARIE

GRATIS
Aux personnes qui voudront économiser
deux douzaines de superbes épingles à
têtes Parisiennes à 10c. chacune. Ces épingles
sont les plus fashionables qui viennent de
France. Écrivez-nous et nous vous enverrons
les épingles aussi tôt que vous les aurez
envoyées nous l'argent et nous vous enverrons
cette belle montre franco par la poste. Le cadran
est en nickel poli. Elle est pourvue de
mécanisme Américain et elle tient exactement
le temps ; avec du soin elle durera pendant
ans. Premium Supply Co., Boite 121



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 35c.

IL FAUT DORMOL !!!

Réveuse à l'âge d'or.— Désir d'être remarquée; habileté à jeter le filet; aime à attirer à soi; à produire de l'effet. Cependant il y a timidité et crainte de se produire; tout a fait décidée à ne pas se sacrifier pour autrui; forte imagination; prudence; franchise; caractère élevé; politesse cérémonieuse; caractère ferme; économie; défiance; sensibilité; soin des détails; ordre; précision; aucune vivacité; ambition; amour et caresse.

Sans chagrin.— Éléance; simplicité; goûts artistiques; capacité littéraire; très grande douceur; sens esthétique; noblesse de cœur; égoïsme caché; volonté forte; manque d'ordre; retenue de la pensée; réserve; discrétion; ténacité douce; sensualité; sensibilité cachée; exaltation; esprit pratique, connaissant la valeur du temps; originalité; esprit d'initiative; amour du faste; prodigalité et gaspillage sans générosité.

Blandine.— Crainte de se produire; coquetterie; tient à se faire aimer; très peu communicative; cache sa pensée; impartialité; très grande économie; indécision; soumission; agressivité; politesse; nature calme; vue nette des choses; jugement sain et précis; manque de vigueur; esprit attentif; amour de l'ordre; prudence; un peu de vivacité; esprit dominateur mais plus dans l'idée que dans les actes; discrétion; ténacité; non matérialisme; sensibilité; logicienne; orgueil; réserve; travaillante; propre; franchise; la tête gouverne le cœur.

André.— A ceux qui disent que je ne trouve que des défauts, veuillez lire le résultat suivant:

Nature dévouée, rayonnante; toujours prête à se sacrifier pour autrui; politesse; camaraderie; intimité; cœur aimant et sensible; imagination calme, ténacité; humeur toujours au même niveau; absence d'orgueil et de toute prétention; franchise naïve; gratitude; clémence; ordre; affabilité; jugement sain; obstination douce; originalité; extravagance; quelques petites vivacités; la tête surveille le cœur; économie; esprit de soumission; facile à être influencé; impressionnable.

P.-O. N...

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS
Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir, que le Théâtre National Français va ouvrir ses portes dimanche, le 26 août courant. Ce théâtre, qui est situé au coin des rues Sainte-Catherine et Beaudry et qui est entièrement neuf, promet de devenir le lieu de réunion du public select de langue française. Les comédies et drames mis sur la scène seront du meilleur goût et de la plus parfaite moralité. Les acteurs sont choisis avec soin et nous ne doutons que sous l'intelligente direction qui en a le contrôle, ce théâtre ne fasse des merveilles. Nous lui souhaitons succès et prospérité et invitons nos lecteurs à lui accorder leur patronage.

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacie pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. Nos 1 et 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.
R. R. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Quand Vous Etiez Enfant

et qu'il vous fallait un apéritif, on vous l'administrait ordinairement sous la forme de sels d'Epsom causant des coliques, ou d'huile de Castor donnant des Nausées.

Maintenant, quand vous avez besoin d'un apéritif vous le préférez sous une forme douce et agréable au goût comme le

Abbey's Effervescent Salt.

Les enfants devraient être traités avec égard; Abbey's Effervescent Salt est à la fois, doux, efficace et agréable au goût; il est très aimé des jeunes et des vieux.

Il est uniforme et recommandable, fait par des chimistes experts d'après la véritable formule anglaise, et possède toutes les bonnes qualités qui devraient se trouver dans un apéritif et un digestif anti-acide.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

AUX POITRINAIRES

Le Baume Rhumal soulage les poitrinaires et les guérit.

GUERIT LE BRUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous enverra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

Les Débats

Journal populaire, ni vendu ni à vendre à aucune faction politique, paraissant le dimanche

Intéressante revue des événements politiques, artistiques, littéraires et financiers de la semaine, rédigée par les jeunes.

Abonnement: \$1.00 par an. Un excellent journal pour les lecteurs de la campagne.

Dans chaque localité un agent pourra, avec "Les Débats," se faire de bons revenus.

Les Débats, 21 rue St-Jacques, Montréal

ON DEMANDE A PLACER....

\$1,500 à 5 1/2 % et \$800 à 6 %

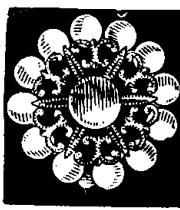
Sur première hypothèque.

JEAN CHS. BRAZIER, - - - 97, St-Jacques

Téléphone Bell, Main 2784.

Le Passe-Temps

est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur 55 rue Saint-Gabriel, Montréal.



GRATIS Aux personnes qui voudront douzaine de paquets content chacun 12 plumes en acier de qualité supérieure à 10cts. le paquet. Ecrivez nous et nous vous enverrons ces plumes par la poste, lorsque vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste cette superbe épinglette ornée de 11 magnifiques perles qui entourent un centre en or ajouré et orné d'une magnifique turquoise. TOLEDO PEN CO., Boîte 1, Toronto, Can.



CHAUSSURES D'ECOLIER.

Nous sommes prêts, consentants et capables de répondre à la demande de chaussures et de souliers pour les enfants d'école. Les derniers styles, la meilleure durée, les plus bas prix. Venez et voyez nos marchandises avant de faire un choix.

RONAYNE BROS,

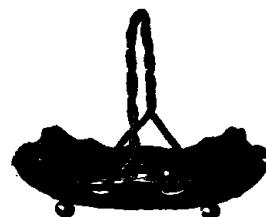
2027, Rue Notre-Dame, Coin Square Chabollez

Une simple application de

COMME Du Dr. Adam

GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix: 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies



.. TEL. BELL 1387 ..

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.

PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

LE PASCAL

Est un appareil photographique d'un genre tout spécial, le seul qui puisse faire douze photographies en douze secondes. Il est supérieur à tous les points de vue aux autres appareils de même dimensions. Il est d'un fonctionnement très facile, et par sa simplicité, et son prix modique il est à la portée de tous les âges et de toutes les bourses.

En vente chez le dépositaire des CÉLÈBRES PLAQUES LUMIÈRES.

F. CORDON,

1835, rue Notre-Dame.

Agent général de A. Lumière & Ses Fils.



**Pas de Guérison
Pas de Paiement**

La COMPAGNIE de MONTREAL pour la Guérison des Ruptures soulage et guérit permanentement l'HERNIE.

M. ALDERIC PILON,
5, rue Robin, Montréal, employé à la Cie C. P. R. a été radicalement guéri d'une hernie crurale qui le faisait souffrir depuis trois ans.

**129a, RUE RACHEL
MONTREAL.**
Prenez les tramways de la rue Amherst.

Les personnes résidant en dehors de la ville et ne pouvant se faire traiter à Montréal, peuvent suivre le traitement à domicile. Veuillez correspondre pour renseignements complets.

Toute correspondance strictement privée.

..HOTEL BELLEVUE..
VARENNES

Le plus beau site des environs de Montréal. Communications faciles par bateaux et chemin de fer de la Rive Sud. Ameublement neuf. Cuisine de première classe. Le confort du chez soi. Pensionnaires à la semaine ou au mois. Prix modérés. Commodément situé, sur le bord du fleuve, l'Hôte Bellevue est certainement l'endroit qui convient pour passer la saison des chaleurs. Pêche, canotage, etc. Pour plus d'informations, s'adresser :

**DAME VE TÉTRAULT
PROPRIÉTAIRE.**

HOTEL ST. JAMES
THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

ON DEMANDE à placer \$34,000 par Petit Montant à taux bas.
JEAN-CH. BRAZIER.
B-11 Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES.

GAGNEZ

Cette magnifique horloge de mantel de cheminée, en vendant seulement que vingt magnifiques plingies de fantaisie à 15c. chacune. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les épingles, lorsque vous les aurez vendues, en voyez-nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste, cette magnifique horloge en bronze doré, 5x3 pouces, pourvue de mouvements Américains de qualité supérieure, pleinement garantie. C'est un ornement très attrayant et des plus utiles.
GEM PEN CO., Boite 124 Toronto, Can.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. F. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la puissance
L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.



Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBESITÉ

**FUCUS
PHYTOLACCA
SAUTER**

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1 25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)



GRATIS

Nous donnons ce joli Canif à quatre lames avec manche en nacre de perle à ceux qui vendent 6 paquets de notre Poudre à Limonade à 10 cents chacun. Envoyez votre adresse et nous vous expédierons la Poudre à Limonade franco. Quand vous les aurez vendus, envoyez l'argent et nous vous retournerons le canif gratuitement. Adressez :

GEM NOVELTY CO
TORONTO, ONT.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
des COLIQUES NÉPHRÉTIQUES
par les CAPSULES L. KIRM
à l'extrait dépuré de FOENICULE PUR sans Calomel.
M. Kirm se garantit l'efficacité que les Capsules qui portent sa signature.
FARM. FRANÇAISE KAYEUS,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

HOTEL RICHELIEU
Nouveau propriétaire
L. A. COTÉ
Ex-Gérant de L'HOTEL RIENDEAU
L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

LIBRAIRIE FAUCHILLE, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.
Vient de recevoir de Paris les dernières nouveautés suivantes : 20 Femmes, par Lotte, 65c ; Les, Frédérique, Marcel Prévost, 1.00 ; L'Or Sanglant, La fleur de chair, Daniel Sueur, 90c ; La femme dans la famille, Daniel de Hauff, 90c ; Demi-volupté, René Maizeroy, 90c ; La courtisane de Memphis, P. Castanet, 90c ; Drames de famille, l'Ecran, P. Bourget, 90c ; Sinoix, E. Hugny, 90c ; Zoby, Henri de Ville, 90c ; 40 ans de théâtre, P. Sarruy.
Toujours en main La Clé des Songes, Guide des Amants, Le Secrétaire des Amoureux, l'Art de tirer les cartes, La Graphologie, Piron, etc. Le salon de 1900, Les femmes lantes No 7, La Grande Vie No 10 à 20 cents le No. L'Exposition de 1900, 15 cents le No. Toute commande exécuté promptement.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr H. K. KLINE'S GRANULES NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'essai. Guérison seulement temporaire mais radicale dans les cas de désordres nerveux, épilepsie, mes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. Traitez UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00, GRATIS, par la remise de l'agence au Canada, M. J. HART, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Bourse à Dr H. K. KLINE, Ld., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1874.

TEL. BELL EST 846.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE
No 395, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 5 P. M.

GAGNEZ Co concertina d'acier de vingt-clefs et de soufflets de France en vendant seulement que vingt magnifiques épingles de fantaisie à 15c. chacune. Ecrivez-nous, et nous enverrons les épingles par la poste, lorsque vous les aurez vendues, en voyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre concertina, tous frais payés.
GEM PEN CO., Boite 124 Toronto, Can.

33183

LES PROVERBES ILLUSTRÉS

L'union fait la force

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE
...La...
Champagne
Préférés des connaisseurs - Fait du plus pur Havane - Supérieur à tous les autres cigares à 10c.

LA CHAMPAGNE CIGAR

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

—Non, monsieur, rien de plus que ceci, monsieur. Le propriétaire désigna le violet et l'orange sale. Ceci a plu beaucoup, monsieur... des couleurs plus gaies ne vont pas à des cache-nez...

—Ah ! peu importe, bonsoir."

Herr von Volterchoker sortit de la boutique. Le propriétaire le suivit de l'œil avec l'indignation peinte sur sa grasse figure. C'était un homme de quelque importance dans Lisford et il n'avait pas l'habitude d'être traité si cavalièrement.

"Voilà un drôle de chaland, dit-il en revenant vers le groupe de bavards qui stationnait auprès du comptoir derrière lequel la femme du propriétaire, son fils et sa fille, étaient affairés à peser des onces de thé et des demi-livre de beurre, c'est un drôle de chaland quel qu'il soit, et ce n'est pas grand'chose de bon, je m'imagine."

Herr von Volterchoker revint de Lisford à Maudesley-Abbey. Il entra par la porte principale et le concierge le dévisagea en le laissant pénétrer à l'intérieur.

Mais il ne s'arrêta pas pour faire des cérémonies.

Il enfila l'avenue d'un pas rapide, tira la sonnette de la grande porte et fut introduit.

M. Dunbar avait donné tous les ordres nécessaires pour la réception de son ami à tenue râpée.

Le clown fut aussitôt conduit vers le salon à tapis où le banquier était encore assis à table du dîner. Il s'était fait servir sur une table ronde auprès du feu et la chambre était un vrai modèle de confortable et de luxe.

Les yeux du clown furent presque éblouis par l'éclat de ce charmant salon. Cet homme était un réprouvé, mais il avait commencé la vie en gentleman. Il se souvenait d'avoir habité un salon pareil à celui-ci, il y avait longtemps, avant d'avoir franchi le sombre gouffre creusé par quarante années mal employées. La vue de cette chambre lui remit en mémoire un joli salon doucement éclairé, un vieillard assis dans un fauteuil à grand dossier, une gaie matrone courbée sur son ouvrage, deux jolies jeunes filles, un gros chien fidèle étendu devant le foyer, et enfin un jeune homme en vacances, bâillant sur un journal de sport, ennuyé à mourir des joies innocentes du foyer, fatigué de la société de deux sœurs aimables, de l'amour de sa mère, et désirant retourner vers les bruyantes réunions d'autrefois, les orgies de l'ivresse, le jeu, les courses, l'extravagance et la débauche.

Le clown soupira profondément en parcourant la chambre du regard. Mais l'ombre mélancolique répandue sur sa figure se changea en un sourire grimaçant, lorsqu'en détournant ses regards des murs à tentures, de la fenêtre à rideaux et du grand vase indien qui se dressait sur une table sculptée, plein de fleurs de serre répandant dans la chambre un parfum de jasmin et de fleurs d'amandier, il les fixa sur Henri Dunbar.

"C'est confortable, dit Herr von Volterchoker, oui, pour ne pas dire plus, c'est très confortable. Et avec un compte courant d'un demi-million ou à peu près chez son banquier ou dans une banque à soi, ce qui vaut mieux peut-être, on n'est pas déjà si malheureux, n'est-ce pas, monsieur Dunbar.

—Asseyez-vous et mangez un de ces oiseaux, dit le banquier, nous causerons tout à l'heure."

Le clown obéit à son ami, il déroula trois ou quatre mètres d'étoffe en laine sale qui enveloppait son cou barbu, renversa le collet de son habit, approcha une chaise de la table, et se mit à l'œuvre. Il eut bientôt dépêché deux perdrix et une bouteille de moselle moussoux.

Quand la table eut été desservie et que les deux

hommes furent seuls, Herr von Volterchoker étendit ses longues jambes sur les chenets, plongea ses mains dans les poches de son pantalon et poussa un soupir de satisfaction.

"Et maintenant, dit M. Dunbar remplissant son verre au carafon de cristal plein de bordeaux, qu'est-ce que vous avez à me dire, Stephen Vallance, ou M. Vernon, ou Herr Von... quel que soit le nom ridicule que vous ayez pris, qu'avez-vous à me dire ?

—Je vais vous résumer cela en peu de mots, répondit le clown tranquillement, je veux vous parler de l'homme qui fut assassiné à Winchester il y a quelques mois."

La main du banquier devint tremblante, le goulot du carafon vint battre contre le bord fragile du verre et le brisa en cinq ou six morceaux.

"Vous allez répandre votre vin, dit Herr von Volterchoker, je vous plains si vos nerfs ne sont pas meilleurs que cela."

XXXVI

LE FAIT EST CONSTATÉ

Lorsque Herr von Volterchoker quitta son ami Henri Dunbar dans la nuit qui suivit le mariage de Laure, il emportait avec lui une demi-douzaine de chèques de valeur différente, s'élevant à la somme de deux mille livres, à payer sur le compte de banque particulier que M. Dunbar avait à son crédit dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

Il était plus de minuit quand le banquier ouvrit la porte du vestibule et déboucha avec le clown sur les larges dalles du porche gothique. Il ne pleuvait pas maintenant, mais la nuit était noire, et les vents froids de janvier soufflaient à travers les branches sans feuilles des chênes et des ormes gigantesques.

"Présentez-vous ces chèques vous-mêmes ? demanda Henri Dunbar au moment où les deux hommes allaient se séparer.

—Oui, je le crois.

—Habillez-vous convenablement alors avant de vous rendre à la banque, dit le banquier, on se demanderait quelles peuvent être nos relations d'affaires si vous alliez vous montrer dans Saint-Botolph-Lane en pareil costume.

—Mon ami est fier, s'écria le clown avec un accent tragique et moqueur ; il est fier et il méprise son humble connaissance.

—Bonne nuit, dit M. Dunbar un peu brusquement, il est minuit et je suis fatigué.

—Sans doute. Vous êtes fatigué, et votre... votre sommeil est-il calme ?" demanda Herr von Volterchoker à voix basse.

Il n'y avait maintenant dans son ton rien de solennel ni de moqueur.

Le banquier s'éloigna de lui en murmurant un juron. La lueur de la lampe suspendue au plafond en biseau du porche éclairait la figure des deux hommes. Celle d'Henri Dunbar était renfrognée et pas du tout agréable à voir, mais la physionomie grimaçante du clown, dont les lèvres minces se plissaient en un sourire méchant et dont les yeux noirs brillaient d'un éclat sinistre, ressemblait à la figure de Méphistophélès.

"Bonne nuit, répéta le banquier en tournant le dos à son ami et en se disposant à rentrer dans la maison.

Herr von Volterchoker mit sa main osseuse sur

l'épaule d'Henri Dunbar, et l'arrêta avant qu'il eût franchi le seuil.

"Vous m'avez donné deux mille livres, dit-il, c'est assez bien pour un commencement ; mais je suis un vieillard, la vie de vagabond me fatigue, et je veux mener l'existence d'un gentleman, non pas comme vous, ceci est tout à fait hors de question ; tout le monde n'a pas la chance d'être millionnaire comme Henri Dunbar, mais il me faut une bouteille de bordeaux à mon dîner, un bon vêtement sur le dos et un billet de banque de cinq livres toujours à ma disposition. Vous ferez bien cela pour moi, n'est-ce pas, cher ami ?

—Je ne m'y refuse pas, dit Henri Dunbar avec impatience ; je crois que ce que vous avez dans votre poche est déjà joli pour commencer.

—Mon cher ami, c'est extraordinairement joli, s'écria Herr von Volterchoker, c'est un commencement princier. Mais ces deux mille livres, ce n'est pas pour me jeter de la poudre aux yeux que vous me les avez données, hein ? Elles ne seront pas à la fois le commencement, le milieu et la fin ? Vous n'avez pas l'intention de lever doucement le pied, eh ?

—Que voulez-vous dire ?

—Vous n'allez pas vous enfuir ? Vous n'allez pas renoncer aux pompes et aux vanités de ce monde pervers, et faire une expédition précipitée à travers la mare aux harengs, eh ? cher ami de mon cœur ?

—Pourquoi m'enfuirais-je ? demanda sèchement Henri Dunbar.

—C'est précisément ce que je me suis dit, cher ami. Pourquoi vous enfuiriez-vous ? Un homme sage ne quitte pas de beaux domaines, de belles maisons et un demi-million d'argent. Mais quand vous avez brisé ce verre à bordeaux après dîner, il m'a semblé que vous étiez... risquerai-je le mot... légèrement nerveux. Les gens nerveux font toutes sortes de choses. Donnez-moi votre parole que vous ne vous sauverez pas, et je suis satisfait.

—Je vous dis que je n'ai aucune idée de ce genre, répondit M. Dunbar avec une impatience de plus en plus grande ; cela vous suffit-il ?

—Cela me suffit, cher ami. Votre main pour ratifier votre parole. Comme elle est froide, votre main ! Prenez soin de vous, et, une fois encore, bonne nuit.

—Vous allez à Londres ?

—Oui, encaisser les chèques et m'occuper de quelques arrangements d'affaires."

M. Dunbar verrouilla la grande porte pendant que les pas de son ami cessaient de se faire entendre sur l'allée sablée que le vent froid avait promptement séchée. Le banquier avait renvoyé ses domestiques à dix heures du soir, de sorte qu'il ne restait personne pour le servir ou l'épier quand il revint dans son salon.

Il s'assit pendant quelque temps auprès du feu consumé, la figure assombrie, songeant et buvant. Ensuite il se coucha, et la lueur de la veilleuse éclairant sa tête pendant qu'il dormait laissa voir sa figure décomposée par d'étranges ombres qui n'étaient pas toutes les ombres des rideaux qui enveloppaient son lit.

Herr von Volterchoker chemina d'un pas allègre le long de l'avenue qui conduisait à la porte grillée.

"Deux mille livres ! c'est confortable, se disait tout bas le clown, c'est très satisfaisant pour une première fouille dans la mine d'or, mais j'espère que ma Californie me produira un peu plus avant que je ferme mon puits et que je me retire pour vivre des profits de ma spéculation. Je crois que mon ami est un homme sûr, je ne pense pas qu'il se sauve, mais j'aurai l'œil sur lui tout de même. L'œil humain est une grande institution, et je m'en servirai pour épier mon ami."

Malgré le désir naturel de transformer ces bouts de papier oblongs, les chèques signés du nom bien connu d'Henri Dunbar, en un autre papier soyeux plus commode encore et ayant cours, ou bien en la monnaie jaune du royaume, Herr von Volterchoker n'eut pas l'air bien pressé de quitter Lisford.

Un grand nombre de Lisfordiens avaient vu l'étranger râpé prendre place dans la voiture d'Henri Dunbar, côte à côte avec le grand banquier. Ce fait devint universellement connu dans la paroisse de Lisford,

et deux autres paroisses voisines, avant que les ombres du soir fussent descendues sur terre le jour du mariage de Laure, et le clown fut respecté en conséquence.

Il était râpé certainement, ses talons de bottes commençaient à s'écarter, et son collet d'habit en poil de chien se dépouillait de sa fourrure. Son chapeau luisait un peu plus que ne l'exigeait l'intérêt de la manufacture de chapellerie. Ses mains osseuses étaient rouges et nues, et un simulacre ridicule de gant se balançait entre son pouce et son index pendant qu'il parcourait la rue du village.

Mais il avait été vu dans la voiture d'Henri Dunbar, et, à partir de ce moment, sa personne était devenue l'objet d'un intérêt romanesque. C'était un gentleman ruiné qui avait vu de meilleurs jours, ou bien c'était un avare, peut-être un personnage excentrique, qui portait des bottes éculées et des chapeaux luisants pour son plaisir.

On témoigna donc du respect à l'étranger à la Rose et la Couronne, en le saluant quand il entra et sortit, et les Lisfordiens furent charmés de répondre aux questions qu'il voulut bien leur adresser en flânant dans le village.

Il parvint ainsi à obtenir pas mal de renseignements sur les habitudes du comte de Haughton, ainsi que sur celles de Henri Dunbar. Le banquier avait donné à sa connaissance mal vêtue une poignée de souverains pour les besoins du moment en même temps que les chèques, et Herr von Volterchoker avait les moyens de vivre aussi bien qu'il était possible à la Rose et la Couronne et de payer largement ce qu'il prenait.

"Je trouve l'air du comté de Warwick extraordinairement sain pour moi, dit-il à l'aubergiste en s'asseyant à la table du déjeuner dans le petit salon, deux jours après son entrevue avec Henri Dunbar, et si vous connaissiez dans le voisinage quelque jolie petite maisonnette qui pût convenir à un vieux garçon solitaire ayant un beau revenu et personne pour l'aider à le dépenser, je crois que je me déciderais réellement à la prendre et à la meubler."

L'aubergiste se gratta la tête et réfléchit quelques moments. Puis il gratta sur sa cuisse avec force et d'un air de triomphe :

"Je connais justement ce qu'il vous faut, monsieur Vernon, dit-il (Herr von Volterchoker avait pris le nom de Vernon, ainsi qu'il avait été convenu entre le banquier et lui) ; c'est justement votre affaire, répéta l'aubergiste, on dirait que cela a été fait pour vous. Il y aura une vente jeudi prochain. M. Grogson, le commissaire-priseur de Shorncliffe, vendra à onze heures précises, l'ameublement et le bail de la plus jolie petite maison qu'on puisse trouver par ici. Elle se nomme Vert-Cottage. C'est une jolie petite habitation qui appartenait au vieil amiral Manders. L'amiral est mort dans la maison, et comme il était célibataire et que sa fortune revient à des parents éloignés, l'ameublement et le bail du cottage seront vendus. Mais je présume, ajouta l'aubergiste gravement en jetant un regard de doute à son hôte, je présume que le bail, l'ameublement, les tableaux, et l'argenterie monteront à huit cents ou à mille livres, et peut-être ne vous souciez pas d'y mettre tant que cela."

L'aubergiste ne put s'empêcher de jeter un regard oblique sur le drap luisant et blanchi qui couvrait les genoux pointus de son commensal assis en face de lui.

"Vous pourriez ne pas vous soucier d'y mettre tant que cela", répéta-t-il en attirant à lui un morceau de jambon froid pesant trois quarts de livre.

Herr von Volterchoker releva vivement les sourcils et cligna les yeux d'un air de dédain.

"Si le cottage me convient, dit-il, je ne regarderai pas à mille livres. C'est aujourd'hui samedi, j'irai demain ou lundi à Londres pour y régler une petite affaire que j'y ai en ce moment, et je reviendrai assez à temps pour assister à la vente.

—Ma femme et moi nous avions idée d'y aller aussi, monsieur, reprit l'aubergiste d'un ton de respect inaccoutumé ; et, si cela vous était agréable, nous vous y conduirions dans notre char à bancs. Vert-Cottage est

à un mille et demi d'ici et à guère plus d'un mille de Maudeley-Abbey. Il y a, parmi les ustensiles de l'amiral, une boîte à charbon en cuivre dont ma femme a envie. Mais peut-être, si vous faisiez une offre avant la vente, on pourrait vous céder le tout, parce qu'il y a un contrat particulier.

—Je verrai cela, répondit M. Vernon ; j'ai précisé-ment une affaire à Shorncliffe ce matin et je rendrai visite à M. Grogson... C'est M. Grogson, avez-vous dit, je crois, que se nomme le commissaire-priseur ?

—Oui, monsieur, Peter Grogson, et il ne manque pas de visiteurs ; les gens disent que c'est un honnête homme. Son bureau est dans la grande rue de Shorncliffe, monsieur, à deux portes seulement de celui de l'étude de M. Lovel, l'avoué, et à quelques mètres de l'église de Saint-Astolphe."

Herr von Volterchoker, ou M. Vernon, ainsi qu'il se faisait appeler maintenant, partit de Lisford pour se rendre à Shorncliffe. Il était bon marcheur, car il avait eu le temps de prendre l'habitude de la marche, pendant les longues et fatigantes excursions qu'il avait faites d'un bout à l'autre du pays avec M. Cadgers et sa troupe équestre. La gelée avait recommencé, de sorte que les chemins étaient de nouveaux secs et durs, et le bruit des sabots des chevaux et des roues en mouvement, le tintement des clochettes, les aboiements momentanés de quelques chiens de berger bruyants, et les voix des robustes paysans qui s'appelaient les uns les autres sur la grande route, retentissaient au loin dans l'air léger et froid.

La ville de Shorncliffe était très calme ce jour-là, car ce n'était que les jours de marché qu'il y avait de l'animation et du mouvement dans ses vieilles rues bizarres ; M. Vernon ne rencontra donc aucun obstacle dans l'achèvement de l'affaire pour laquelle il était venu de Lisford.

Elle ne semblait pas, en somme, très importante, cette affaire, car M. Vernon employa sa matinée à courir de boutique en boutique, regardant des cache-nez en laine de toutes les couleurs et de tous les genres. Mais il était difficile à contenter et il lui fallut longtemps pour trouver ce qu'il voulait.

A la longue, néanmoins, après qu'il eut parcouru la ville de haut en bas et de bas en haut pendant plus de deux heures, et eut mis à une rude épreuve la patience de tous les merciers de l'endroit, en leur donnant beaucoup de mal et en ne dépensant rien, il trouva une boutique obscure, à plafond bas, dans une ruelle ou plutôt un sentier, à côté de l'arche massive située en dessous de l'église de Saint-Astolphe. La boutique, où s'étalait une grande variété de marchandises, appartenait à une veuve qui tenait école dans l'arrière-boutique et vendait des sucreries, du pain d'épice, des ardoises, du papier à lettres, des choux et des oignons conservés, aussi bien que de la mercerie.

Mais, quelque petit que fût le fonds de commerce de la bonne femme, M. Vernon découvrit chez elle ce qui n'avait pu se procurer à Lisford et chez les autres marchands de Shorncliffe ; c'est-à-dire un cache-nez en laine à trois couleurs voyantes, bleu, rouge, et vert.

"Voici ce qu'il me faut, dit le clown, choisissant l'objet à nuances d'arc-en-ciel parmi une demi-douzaine d'autres de couleur plus sombre ; cela fait parfaitement mon affaire. C'est brillant et agréable à l'œil. Est-ce tricoté à la main ou tissé ?"

M. Vernon s'approcha du seuil de la porte avec le cache-nez en main, pour décider cette question par une inspection minutieuse de l'objet.

Pendant cette inspection, il tira de la poche de son gilet l'enveloppe contenant ces fragments de laine qu'il avait ramassés sur le plancher de la chambre où gisait la femme noyée, et il s'arrangea de manière à les comparer avec le tissu qu'il tenait en main. Ils étaient exactement de la même couleur et de la même qualité.

M. Vernon revint au petit comptoir.

"Oui, dit-il, c'est tricoté à la main, et c'est le plus joli cache-nez que j'aie vu dans tout Shorncliffe. Je m'imagine que, dans un temps ou dans l'autre, vous avez dû en vendre pas mal, n'est-ce pas ?"

La veuve secoua tristement la tête.

"Les affaires, à Shorncliffe, ne sont plus ce qu'elles étaient jadis à l'époque des diligences, monsieur, répondit-elle ; je n'avais que deux cache-nez de ce genre : ils ont été tricotés par une pauvre femme de la maison des indigents ; le profit qu'on peut y faire ne va pas au delà de trois sous, et il y a eu un an à Noël dernier que j'ai celui-ci dans mes cartons.

—Et vous n'en avez jamais eu que deux, y compris celui-ci ? demanda M. Vernon.

—Non, monsieur, jamais plus de deux.

—Et à quelle époque avez-vous dit que vous aviez vendu l'autre ? demanda M. Vernon avec assez d'indifférence en empochant son emplette.

—Je l'ai vendu, il y a eu un an à Noël dernier, monsieur, au sous-garde chasse de lord Haughton ; pas le lord Haughton actuel, monsieur, mais le pauvre lord qui s'est tué au steeple-chase du mois d'août l'an passé.

—Bien ! bien ! Vous l'avez vendu au sous-garde chasse de lord Haughton ?

—Oui, monsieur ; et c'est un honnête jeune homme, de manières agréables, quoiqu'un peu fou. Il jouit d'une grande faveur auprès du comte actuel qui, dit-on, a été nourri par mistress Melvoud, la mère de Humphrey Melvoud.

—Humphrey Melvoud ! Il me semble que je connais ce jeune homme... un gaillard à figure brune comme celle d'un bohémien et portant des boucles d'oreilles.

—Oui, monsieur. Il est tombé en disgrâce plusieurs fois en buvant et faisant d'autres folies ; mais il n'a jamais été plus à son aise que maintenant, car lord Haughton le traite tout à fait en ami et en compagnon ; et mistress Melvoud occupe la loge principale de Jocelyn's-Rock, qui est un aussi joli cottage gothique que celui que vous pourriez désirer pour y vivre."

La veuve, une fois la glace rompue, aurait été bien aise de causer une demi-heure sur ce sujet ou sur tout autre.

M. Vernon lui tendit une couronne et elle mit longtemps à choisir la monnaie à rendre, parmi quelques pièces d'argent et des gros sous, entassés dans une sèbile en bois qu'elle avait sortie d'un tiroir sous le comptoir.

Mais le clown avait obtenu tous les renseignements qui pouvaient lui être de quelque utilité. Il prit sa monnaie, souhaita le bonjour à la veuve et quitta la boutique.

Il se rendit ensuite chez M. Grogson, le commissaire-priseur et ce gentleman lui fournit tous les détails concernant la vente prochaine à Vert-Cottage. Le clown offrit de prendre le bail à un prix convenable et l'ameublement à sa valeur actuelle.

"Tout ce que je désire, c'est un petit endroit confortable où je puisse m'installer sans me donner de peine, dit M. Vernon de l'air d'un homme du monde. Si vous pouviez, en toute conscience me recommander l'habitation comme valant sept à huit cents livres, je suis décidé à vous compter cette somme en entier. Je m'en rapporterai à votre estimation si les propriétaires actuels acceptent à cette condition, et je consignerai deux ou trois cents livres jeudi dans l'après-midi pour montrer que mon offre est faite *bona fide*."

Quelques paroles furent encore échangées, puis M. Grogson promit d'agir pour le mieux, dans les intérêts de M. Vernon, en tant cependant que lui permettraient ses rapports avec les propriétaires actuels.

Le commissaire-priseur n'avait pas eu tout d'abord une confiance illimitée en ce grand étranger mal mis, à chapeau sans bords et à collet d'habit en poil de chien ; mais l'offre d'une consignation de deux ou trois cents livres donna à l'affaire un aspect tout différent. Il y a toujours des gens excentriques de par le monde, et les apparences sont souvent trompeuses. Le clown avait un air de confiance qui révélait un homme ayant un compte courant chez son banquier.

XXXVII

SUR LA TRACE

La loge principale de Jocelyn's-Rock était sur la grande route entre Shorncliffe et Lisford, M. Vernon pouvait donc passer devant elle en revenant à la Rose et la Couronne sans se déranger de son chemin.

Mais il ne dépassa pas le petit cottage gothique, agréablement abrité par le feuillage noir d'un groupe d'yeuses aux grandes branches et par une haute haie de lauriers épais. Il s'arrêta aux grandes portes et regarda à travers la grille en fer. Une femme était debout sur le seuil d'une porte ouverte et un jet de lumière rouge venu de l'intérieur se projetait sur la terre gelée et durcie que recouvraient les légers flocons de neige qui tombaient du ciel froid et gris.

C'était un très joli tableau que celui que présentaient ces fenêtres gothiques rougies par la lueur du foyer, la teinte rouge dorait le chemin gelé, la neige qui tombait, le feuillage des arbres à l'arrière-plan et le ciel gris d'acier que coupait dans le bas une ligne le jaune disparaissant à l'ouest ; mais Herr von Volterchoker ne le regardait pas au point de vue artistique, il le contemplait en songeant à quelque affaire.

Je n'ai pas besoin de dire que c'était un homme mauvais et méchant qui avait mal commencé la vie et promettait de l'achever plus mal encore. Il était menteur et voleur, chez lui l'appât du gain était une vile maladie si bien implantée dans sa nature qu'elle aurait peut-être produit son effet quand bien même il eût vu le jour dans un palais avec la certitude d'hériter d'un royaume.

C'était un homme qui pouvait spéculer sur les vices de ses semblables, et ne regardait pas comme une honte de prospérer en perdant l'âme de son prochain. Sa vie avait été pendant quarante ans une longue carrière de crimes et d'infamies parfois malheureuse. Il avait voyagé dans presque tous les coins du globe et jamais peut-être son existence n'avait été aussi honnête que pendant les deux dernières années où il s'était contenté de gagner maigrement sa vie en travaillant pour le digne Cadgers.

"Bonjour, madame, dit-il à la femme debout à la porte de la loge, votre fils est-il chez lui ?

—Oui, monsieur, répondit Catherine Melvoud avec un soupir.

—Puis-je le voir ?

La femme hésita un moment.

"Tenez-vous beaucoup à le voir, monsieur, demanda-t-elle.

—Oui, j'y tiens beaucoup. Il me connaît, je suis un ancien ami de lord Haughton.

—Vous ne pourriez pas renvoyer votre visite à demain ou à lundi, monsieur ?

—Non je pars pour Londres par le premier train de demain matin."

La femme s'approcha de la porte, l'ouvrit et fit entrer M. Vernon. Les terrains autour de Jocelyn's-Rock n'étaient pas considérables. Il y avait une pelouse et un bosquet au delà de la loge bordés par les eaux bouillonnantes de la cascade, et en haut de la falaise les tours de la vieille maison regardaient d'un air de menace le paysage d'hiver.

La demeure de lord Haughton paraissait très noire et très triste en ce moment, car il n'y avait pas de lumières aux fenêtres à meneaux et aucune preuve que la façade qui se voyait et qui était la principale de la maison fût habitée.

M. Vernon suivit Catherine Melvoud dans la loge. Le feu brûlait gaiement dans la petite chambre confortable, une bûche verte de bois résineux craquait, pétillait et flambait au-dessus des charbons comme quelque prétendant jeune et bruyant qui brille et étincelle mais ne donne aucune vraie chaleur. Il y avait un plateau et quelques tasses à thé avec leurs soucoupes sur la table ronde, aux murs étaient appendues des estampes colorées, et dans un coin se dressait une jolie petite horloge hollandaise dont le tic tac

de courte durée était plus sonore que celui qu'ont jamais pu entendre les poètes transatlantiques dans l'escalier de quelque étrange ferme puritaine. Il y avait tous les signes du confortable dans cette simple chambre rustique.

Avec son œil prompt Herr von Volterchoker remarqua tout cela, et puis il se tourna vers Humphrey Melvoud qui était assis à côté du feu le coude appuyé sur la petite table à thé, les jambes allongées sur les chenets, le menton penché sur la poitrine et les yeux perdus dans le vide.

Au premier regard Herr von Volterchoker comprit que le jeune homme s'était laissé aller à boire. Sa figure était pâle et décomposée, ses cheveux en désordre étaient emmêlés sur le front et sa mise débraillée.

Au second regard Herr von Volterchoker aperçut négligemment enroulée autour du cou d'Humphrey Melvoud cette même écharpe que le garde-chasse avait achetée il y avait un an à la veuve de Shorncliffe.

Oui, c'étaient bien là les couleurs voyantes, les couleurs assorties à celles des fragments de laine qui avaient été trouvés dans les doigts roidis de la jeune morte.

Herr von Volterchoker porta presque involontairement la main à la poche du gilet dans laquelle était l'enveloppe renfermant les lambeaux de laine colorée.

"Je crois que je vous tiens de près, monsieur Humphrey Melvoud, se dit-il, mais ce n'est pas vous que je veux, c'est votre maître. Ce sera une mauvaise affaire pour moi si la femme assassinée n'est en somme qu'une beauté au cœur simple dont vous avez voulu vous débarrasser. Mais je ne pense pas qu'il en soit ainsi. Il y a quelque chose sur la figure de cette femme noyée que j'ai vu dans la physionomie du fils de Philippe Jocelyn. Et puis cette femme s'est jetée au devant de milord et a saisi son cheval par la bride pendant qu'il traversait Shorncliffe. Pourquoi aurait-elle fait cela à moins... à moins qu'elle ne soit sa femme... sa femme misérable et abandonnée ? Je n'ai pas oublié ce qu'il me dit le jour où je tatouai le bras de l'enfant : "Il existe une personne qui cherchera à s'emparer de cet enfant, disait M. Jarvis, alias Philippe Jocelyn." Quelle pouvait être cette personne sinon la mère de l'enfant ?"

Ces pensées traversèrent l'esprit du clown bien plus vite qu'il ne m'est permis de les écrire. Il ne mit qu'une minute où à peu près à examiner la chambre éclairée par le feu et pourtant il pensa à tout cela, vit qu'Humphrey Melvoud portait une jaquette en velours et se souvint que Bill, le palefrenier de la Tête du Roi, avait dit que l'homme avec lequel la femme s'était éloignée de l'écurie portait un habit de ce genre.

"Bonsoir, monsieur Melvoud, dit-il, je présume que vous m'avez oublié.

—En effet, répondit le jeune homme d'une voix rauque, où... où... vous... ai-je... déjà vu ?

—Vous m'avez vu la nuit d'après le steeple-chase de Shorncliffe, la nuit où fut enlevé le fils de Philippe Jocelyn."

Humphrey Melvoud tressaillit et frappa du poing sur la table.

"Bridez votre langue, dit-il, maître Philippe ne se soucie pas qu'on sache qu'il a jamais eu un fils, il ne tient pas à ce qu'on parle de son premier mariage."

Il semblait que le nom seul de son frère de lait eût dégrisé le jeune homme. La fixité stupide de son regard fit tout à coup place à l'animation et une vive rougeur envahit sa figure olivâtre. Il était habitué à la boisson et les fumées du liquide qu'il avait absorbé disparurent à mesure que son esprit sortit de sa torpeur.

"Mère, dit-il, si ce gentleman veut m'entretenir d'affaires particulières, vous feriez bien de monter en haut.

—Mais tu ne boiras plus, Humphrey, dit Catherine Melvoud d'un ton suppliant en jetant un regard inquiet sur une bouteille d'eau-de-vie à moitié vide qui se voyait sur la cheminée ?

—Non, je ne boirai plus, répondit le jeune homme avec mauvaise humeur, je ne vois pas que cela serve à grand-chose de boire. Cela n'empêche pas un

homme de songer ni de faire d'horribles rêves quand il est couché. Cela ne fait que mettre sa cervelle en feu et amener les mauvaises pensées dans son esprit pour qu'elles y dansent comme autant de démons incarnés qui se sont donné le mot pour le pousser à la folie."

Catherine Melvoud soupira en regardant son fils, puis elle gravit son petit escalier qui conduisait en dehors de la chambre et était masqué par une porte ressemblant à celle d'une armoire.

Humphrey retourna sa chaise avec un geste d'impatience... le geste d'un homme dont l'esprit est assez troublé pour créer en lui un malaise physique... et fit face au feu. La flamme jaune du bois de pin résineux éclairait en plein ses joues pâles et ses yeux noirs de bohémien qui étaient ce soir sombres et injectés de sang.

"Eh bien, dit-il brusquement, que voulez-vous de moi, monsieur... du diable si je me souviens de votre nom.

—Mon nom est Vernon... William Vernon.

—Eh bien ! M. Vernon... William Vernon... qu'est-ce qui vous amène à Jocelyn's-Rock ?

—Une affaire très-importante et très-étrange, M. Melvoud, répondit le clown baissant la voix jusqu'au murmure, je ne suis arrivé à Lisford que juste assez à temps pour assister au second mariage de lord Haughton. Je veux savoir ce qu'il a fait de sa première femme."

La teinte olivâtre de la figure du garde-chasse se changea en une pâleur livide.

"Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

—Je veux savoir si Philippe Jocelyn s'est rendu coupable de bigamie ou si sa première femme est réellement morte. Si elle est morte, je veux savoir comment et à quelle époque. Il n'y a pas longtemps qu'elle l'est. Cela est certain, car elle a été vue à Shorncliffe la veille du mariage du comte."

Humphrey Melvoud respira par saccades pénibles. Il regarda le feu, la figure toujours affreusement pâle et une main fortement appuyée sur son front. Ensuite il se tourna brusquement vers le clown.

"Que vous est la première femme de maître Philippe, pourquoi vous occupez-vous d'elle ?" demanda-t-il d'un ton de défi furieux.

Le clown garda le silence quelques instants et réfléchit à cette question. Humphrey saisit la bouteille d'eau-de-vie sur la cheminée, et versa le liquide dans l'une des tasses à thé qu'il vida, sans plus sourciller que si c'eût été de l'eau.

"Oh ! oh ! M. Humphrey Melvoud, pensa le clown, si c'est là un spécimen de vos habitudes, vous êtes un dangereux ami et allié pour le comte de Haughton.

—Que vous était cette femme, pour que vous vous occupiez d'elle ? répéta Humphrey.

—Je vais vous le dire, répondit le clown gravement, la femme de Philippe Jocelyn était ma nièce.

—Votre nièce !

—Oui, ma chair et mon sang, comprenez-vous ? je suis un vieillard et j'ai pas mal couru le monde, mais mes sentiments ne sont pas tout à fait éteints pour cela. La femme de Philippe Jocelyn était ma nièce et je veux savoir comment elle est morte. Elle a été vue à Shorncliffe dans l'après-midi du 9 de ce mois, la veille du mariage de Philippe Jocelyn. Elle était vivante ce jour-là et on l'a vue parler à lord Haughton tandis qu'il traversait la ville avec miss Dunbar. Entre dix et onze heures ce soir-là, elle a été vue quittant les écuries de la tête du Roi avec un homme, un robuste gaillard à larges épaules portant une jaque velours, et la dernière fois qu'on l'a aperçue elle était emportée morte à travers le cimetière de Lisford. Je veux savoir ce qui est arrivé dans l'intervalle."

Humphrey Melvoud essuya la sueur de son front avec le revers de son habit.

"Comment le saurais-je, murmura-t-il, pourquoi me questionnez-vous à propos d'elle ?

—Mon cher ami, répondit le clown avec un changement complet de manières, je ne veux que des renseignements, mais encore faut-il que je les prenne à

l'endroit et au moment où je puis les obtenir. Vous êtes un ami de lord Haughton. Je m'attendais à ce que vous seriez au courant de tous les détails de la mort de sa femme. C'est drôle, n'est-ce pas, qu'elle ait été noyée justement la veille du second mariage du comte. Et ce qui est plus étrange encore, c'est que je me sois trouvé à Lisford le jour de l'enquête à la *Rose et la Couronne* pour y voir la pauvre noyée et reconnaître en elle ma nièce que je n'avais pas vue depuis bien des années, car j'ai erré sur toute la terre et je me suis séparé des miens. Ah ! c'est un étrange monde que celui-ci, un très étrange monde. Vous ne pouvez me fournir aucun renseignement sur la mort de cette pauvre créature ?

—Non, aucun.

—L'avez-vous jamais vue ?

—Jamais, répondit le jeune homme après une courte pause.

—Ah ! c'est en somme une triste affaire. Je suppose que miss Dunbar, la comtesse de Haughton actuelle, ignore tout au sujet de cette première femme de Philippe Jocelyn ?

—Je ne sais, répondit Humphrey Melvold d'un ton bourru, si vous désirez connaître les affaires du comte de Haughton, vous feriez mieux de vous adresser à lui.

—Mais, mon cher ami, soyez raisonnable, s'écria le clown, lord Haughton est parti pour le continent avec sa jeune et belle femme. Vous ne voulez pas que je le suive et que je gâte sa lune de miel en allant lui adresser des questions sur sa première femme.

—Dieu m'en garde ! murmura Humphrey avec un grognement.

—Très bien alors, c'est vous que je dois questionner, et si j'étais à votre place je répondrais avec complaisance. Vous verrez que c'est prudent d'agir ainsi. Néanmoins, je vais vous souhaiter une bonne nuit, je reviendrai dans un autre moment. Vous ne me paraissez pas d'humeur à causer gentiment. Je vous laisse avec le meilleur des compagnons pour un jeune homme... la bouteille d'eau-de-vie, sans compter vos réflexions, ta ! ta ! ta !

Herr von Volterchoker fit un signe gracieux de la main, ouvrit la porte et sortit. Il faisait tout à fait noir, et la neige qui recouvrait la terre rendait plus noirs que jamais par le contraste les yeuses et les cyprès.

L'intérieur de la loge était éclairé par la lueur rouge du foyer. Herr von Volterchoker s'arrêta quelques instants en dehors du grillage bas qui séparait le jardin de la large allée carrossière sablée, et en regardant dans la chambre à travers les volets de la fenêtre, il vit se jouer en dedans une étrange scène de pantomime.

Humphrey Melvold abandonna tout à coup son attitude songeuse au coin du feu, renversa sa chaise par ce mouvement, saisit un fusil accroché au-dessus de la petite cheminée et courut vers la porte de la loge.

Mais à quelques pas de cette porte, Humphrey Melvold s'arrêta aussi brusquement qu'il s'était levé de sa chaise. Il laissa tomber lentement la crosse de son fusil à terre, passa sa main sur son front et frissonna convulsivement comme un homme qui s'éveille d'un rêve hideux.

Ensuite il retourna à la cheminée, remit le fusil à sa place et se rassit devant le feu, les pieds sur la traverse du foyer, les coudes sur les genoux et la figure cachée dans les mains.

Herr von Volterchoker le contempla dans cette attitude pendant une minute ou à peu près, puis il s'éloigna en haussant les épaules de dédain.

—Cela ne fait pas grand honneur à quiconque compte sur toi, murmura-t-il tout bas, le jeu à jouer n'est pas plus difficile que l'est pour le piéton la grande route. Il faut que j'arrive au maître par le serviteur. Vous avez de la chance, M. Vernon. Le bonheur ne tombe pas sur vous goutte à goutte mais par torrents. Et dire que l'affaire d'Henri Dunbar et celle-ci se présentent en même temps. J'ai besoin de réfléchir à ce que je fais. La besogne exige de la prudence. Un furet qui attaque un trop grand nombre de rats finit par succomber. Il faut que je tienne tête à mes rats

l'un après l'autre. Cette farce de l'oncle n'a pas été mauvaise, je m'en flatte."

Herr von Volterchoker revint à la *Rose et la Couronne*, mangea un bon petit diner qu'il avait commandé avant de partir pour Shorncliffe, paya sa note et prit toutes ses mesures pour être à même de partir pour Londres le lendemain matin par le premier train. Il était près de dix heures quand tout fut fini, mais bien qu'il fût tard, M. Vernon prit son chapeau, remonta jusqu'à ses oreilles son collet d'habit en poil de chien et s'aventura dans la grande rue de Lisford.

Il y avait à peine un rayon de lumière dans cette rue que suivait le clown. Il prit la route qui conduisait à Maudeley-Abbey et marcha d'un pas rapide sans prendre garde à la neige qui tombait toujours à gros flocons.

Il était couvert de neige de la tête aux pieds quand il s'arrêta devant le porche en pierre, et tira une sonnette qui fit grand vacarme au milieu du calme de la nuit. Il ressemblait à quelque statue blanche et roide descendue de son piédestal pour se promener çà et là dans les ténèbres.

Le domestique qui ouvrit la porte bâilla sans façon au nez de l'ami son maître.

—Dites à M. Dunbar que je serais bien aise de causer avec lui quelques minutes, dit le clown faisant mine de vouloir pénétrer dans le vestibule.

—M. Dunbar a quitté l'abbaye il y a plus d'une heure, répondit le valet avec une hauteur suprême, mais il a laissé un message pour vous dans le cas où vous viendriez. La durée de son absence est incertaine, et si vous vous voulez vous entretenir avec lui il vous faudra attendre qu'il soit de retour."

Herr von Volterchoker écarta le valet et entra dans le vestibule. Les portes étaient ouvertes, et à travers deux ou trois chambres intermédiaires, le clown aperçut le salon qui était sombre et vide.

Il n'y avait pas à douter que Henri Dunbar lui eût glissé entre les doigts... pour le moment du moins, mais le banquier avait-il de fâcheuses intentions ? y avait-il quelque ruse cachée sous ce départ soudain ?... c'était là la question.

—J'écrirai à votre maître, dit le clown après une pause ; quelle est son adresse, à Londres ?

—M. Dunbar n'a pas laissé d'adresse.

—Hum ! cela ne fait rien. Je lui écrirai à la banque. Bonne nuit."

Herr von Volterchoker repartit à travers la neige. Le valet ne répondit pas à sa politesse d'adieu. Il le suivit de l'œil pendant quelques moments, puis il referma violemment la porte.

—Si c'est là un spécimen de vos connaissances de l'Inde, je n'augure pas bien de la société indienne, mais que peut-on attendre d'une nation qui insulte le gentleman qui se tient debout derrière la chaise pour servir à table en l'appelant : mangeur de chats !

XXXVIII

CE QUI ARRIVA DANS LE CABINET DE LA MAISON DE BANQUE

Henri Dunbar arriva à Londres quelques heures après que M. Vernon eut quitté l'abbaye. Il fut tout droit à l'hôtel Clarendon. Il n'avait pas de domestique avec lui et son bagage se composait seulement d'un porte-manteau, d'un nécessaire de toilette et d'un nécessaire à dépêches, ce même nécessaire dont il avait étudié le contenu avec tant de soin à Winchester la nuit de l'assassinat de Wilmot.

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

15.—NOUVEAU PAROISSIEN ROMAIN, contenant la messe et les vêpres, augmenté des Evangiles de tous les dimanches, des prières durant la messe, du chemin de la croix, etc, avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 314 pages, papier fin, gros caractère, couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.